343R26
Dj1775

LE

JOUEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS.

PAR MR. REGNARD.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & permission.

ACTEURS.

GERONTE, Pere de Valere.

VALERE, Amant d'Angélique.

ANGELIQUE, Amante de Valere.

LA COMTESSE, Sœur d'Angélique.

LE MARQUIS.

DORANTE, Amant d'Angélique.

NERINE, Servante d'Angélique.

HECTOR, Valet de Valere.

Mad. LA RESSOURCE.

M. TOUT A BAS, Maître de Trictrac.

M. GALONIER, Tailleur.

Mad. ADAM, Selliere.

La Scene eſt à Paris, dans un Hôtel garni.

843R26
Oj 1775

LE JOUEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HECTOR, *seul dans un Fauteuil, près d'une toilette.*

IL est, parbleu, grand jour. Déjà de leur ramage
Les coqs ont éveillé tout notre voisinage.
Que servir un Joueur est un maudit métier !
Ne serai-je jamais laquais d'un Sous-fermier ?
Je ronflerois mon saoul la grasse matinée,
Et je m'enyvrerois le long de la journée ;
Je ferois mon chemin, j'aurois un bon emploi,
Je serois dans la suite un Conseiller du Roi,
Rat de cave, ou commis ; & que sait-on ? peut-être
Je deviendrois un jour aussi gras que mon maître ;
J'aurois un bon carosse à ressorts, bien plians,
De ma rotondité j'emplirois le dedans :
Il n'est que ce métier pour brusquer la fortune,
Et tel change de meuble & d'habit chaque lune,
Qui Jasmin autrefois d'un drap du sceau couvert,
Bornoit sa garderobe à son justaucorps vert.
Quelqu'un vient. Si matin, Nérine, qui t'envoie ?

SCENE II.

NERINE, HECTOR.

NERINE.

QUe fait Valere ?

HECTOR.

Il dort.

NERINE.

Il faut que je le voie.

HECTOR.

Va, mon maître ne voit personne quand il dort.

NERINE.

Je veux lui parler.

HECTOR.

Paix, ne parles pas si fort.

NERINE.

Ah ! j'entrerai, te dis-je.

HECTOR.

Ici je suis de garde,
Et je ne puis t'ouvrir que la porte bâtarde.

NERINE.

Tes sots raisonnemens sont pour moi superflus.

HECTOR.

Voudrois-tu voir mon maître *in naturalibus* ?

NERINE.

Quand se levera-t-il ?

HECTOR.

Mais avant qu'il se leve
Il faudra qu'il se couche : & franchement...

NERINE.

Acheve.

HECTOR.

Je ne dis mot.

NERINE.

Oh ! parle, ou de force, ou de gré.

HECTOR.

Mon maître en ce moment n'est pas encor rentré.

NERINE.

Il n'est pas rentré ?

HECTOR.

Non, il ne tardera guere.
Nous n'ouvrons pas matin. Il a plus d'une affaire,
Ce garçon-là.

NERINE.

J'entends. Autour d'un tapis vert,
Dans un maudit brelan, ton maître joue & perd :
Ou bien, réduit à sec, d'une ame familiere,
Peut-être il parle au Ciel d'une étrange maniere.
Par ordre très-exprès d'Angélique aujourd'hui
Je viens pour rompre ici tout commerce avec lui.
Des sermens les plus forts appuyant sa tendresse,
Tu sais qu'il a cent fois promis à ma maîtresse
De ne toucher jamais cornet, carte, ni dé,
Par quelqu'espoir de gain dont son cœur fût guidé.
Cependant...

HECTOR.

Je vois bien qu'un rival domestique
Consigne entre tes mains pour avoir Angélique.

NERINE.

Et quand cela seroit, n'aurois-je pas raison ;
Mon cœur ne peut souffrir de lâche trahison ;

Angélique, entre nous, seroit extravagante
De rejetter l'amour qu'a pour elle Dorante;
Lui, c'est un homme d'ordre, & qui vit congrument.

HECTOR.

L'amour se plaît un peu dans le déréglement.

NERINE.

Un amant fait & mûr.

HECTOR.

Les filles d'ordinaire
Aiment mieux le fruit vert.

NERINE.

D'un fort bon caractere,
Qui ne sut de ses jours ce que c'est que le jeu.

HECTOR.

Mais mon maître est aimé.

NERINE.

Dont j'enrage, morbleu.
Ne verrai-je jamais les femmes détrompées
De ces colifichets, de ces fades poupées,
Qui n'ont pour imposer qu'un grand air débraillé,
Un nez de tous côtés de tabac barbouillé,
Une levre qu'on mord pour rendre plus vermeille,
Un chapeau chiffonné qui tombe sur l'oreille,
Une longue stinkerque à replis tortueux,
Un haut de chausses bas prêt à tomber sous eux;
Qui faisant le gros dos, la main dans la ceinture,
Viennent pou tout mérite étaler leur figure.

HECTOR.

C'est le goût d'à présent, tes cris sont superflus,
Mon enfant.

NERINE.

Je veux, moi, réformer cet abus.
Je ne souffrirai pas qu'on trompe ma maîtresse,
Et qu'on profite ainsi d'une tendre foiblesse,
Qu'elle épouse un Joueur, un petit brelandier,
Un franc dissipateur, & dont tout le métier
Est d'aller de cent lieux faire la découverte,
Où de jeux & d'amour on tient boutique ouverte,
Et qui le conduiront tout droit à l'hôpital.

HECTOR.

Ton sermon me paroît un tant soit peu brutal.
Mais tant que tu voudras, prêche, parle, tempête,
Ta maîtresse est coëffée.

NERINE.

Et crois-tu dans ta tête,
Que l'amour sur son cœur ait un si grand pouvoir?
Elle est fille d'esprit, peut-être dès ce soir
Dorante par mes soins l'épousera.

HECTOR.

Tarare!

Elle eſt dans mes filets.

NERINE.

Et moi je te déclare
Que je l'en tirerai dès aujourd'hui.

HECTOR.

Bon, bon!

NERINE.

Que Dorante a pour lui Nérine & la raiſon.

HECTOR.

Et nous avons l'amour : tu ſais que d'ordinaire,
Quand l'amour veut parler, la raiſon doit ſe taire;
Dans les femmes, s'entend.

NERINE.

Tu verras que chez nous
Quand la raiſon agit, l'amour a le deſſous.
Ton maître eſt un amant d'une eſpece plaiſante,
Son amour peut paſſer pour fievre intermittente;
Son feu pour Angélique eſt un flus & reflus.

HECTOR.

Elle eſt, après le jeu, ce qu'il aime le plus.

NERINE.

Oui. C'eſt la paſſion qui ſeule le dévore.
Dès qu'il a de l'argent ſon amour s'évapore.

HECTOR.

Mais en revanche auſſi, quand il n'a pas un ſou,
Tu m'avoueras qu'il eſt amoureux comme un fou.

NERINE.

Oh, j'empêcherai bien...

HECTOR.

Nous ne te craignons guere,
Et ta maîtreſſe encor hier promit à Valere
De lui donner dans peu, pour prix de ſon amour,
Son portrait enrichi de brillans tout autour.
Nous l'attendons, ma chere, avec impatience,
Nous aimons les bijoux avec concupiſcence.

NERINE.

Ce portrait eſt tout prêt, mais ce n'eſt pas pour lui,
Et Dorante en ſera poſſeſſeur aujourd'hui.

HECTOR.

A d'autres.

NERINE.

N'eſt-ce pas une honte à Valere,
Etant fils de famille, ayant encore ſon pere,
Qu'il vive comme il fait, & que comme un banni,
Depuis un an il loge en cet hôtel garni?

HECTOR.

Et vous y logez bien, & vous, & votre clique.

NERINE.

Eſt-ce de même, dis? ma maîtreſſe Angélique,

Et la veuve sa sœur ne sont dans ce pays
Que pour un tems, & n'ont point de pere à Paris.

HECTOR.

Valere a déserté la maison paternelle :
Mais ce n'est point à lui qu'il faut faire querelle :
Et si Monsieur son pere avoit voulu sortir,
Nous y serions encore, à ne t'en point mentir.
Ces peres bien souvent sont obstinés en diable.

NERINE.

Il a tort en effet d'être si peu traitable !
Quoi qu'il en soit enfin, je ne t'abuse pas,
Je fais la guerre ouverte, & je vais de ce pas,
Dire ce que je vois, avertir ma maîtresse
Que Valere toujours est faux dans sa promesse.
Qu'il ne sera jamais digne de ses amours,
Qu'il a joué, qu'il joue, & qu'il jouera toujours.
Adieu.

SCENE III.

HECTOR, *seul.*

Bon jour. Autant que je m'y puis connoître,
Cette Nérine-ci n'est pas trop pour mon maître.
A-t-elle grand tort ? Non ; c'est un panier percé,
Qui... Mais je l'apperçois. Qu'il a l'air haraſſé !
On soupçonne aisément à sa triste figure,
Qu'il cherche en vain quelqu'un qui prête à triple usure.

SCENE IV.

VALERE, HECTOR.

VALERE *paroît en désordre, comme un homme qui a joué toute la nuit.*

Quelle heure est-il ?

HECTOR.

Il est... Je ne m'en souviens pas.

VALERE.

Tu ne t'en souviens pas ?

HECTOR.

Non, Monsieur.

VALERE.

Je suis las
De tes mauvais discours ; & tes impertinences...

HECTOR, *à part.*

Ma foi, la vérité répond aux apparences.

VALERE.

Ma robe de chambre. Eh ?

HECTOR.

Il jure entre ses dents.

VALERE.

Hé bien, me faudra-t-il attendre encore long-tems ?

HECTOR.

Hé, la voilà, Monsieur.

VALERE, *se promene, & Hector le suit, tenant sa robe de chambre toute déployée.*

Une école maudite.
Me coûte en un moment douze trous tout de suite.
Que je suis un grand chien ! parbleu, je te saurai,
Maudit jeu de trictrac, ou bien je ne pourrai.
Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie !
Mais me faire payer, parbleu, je t'en défie ;
Car je n'ai pas un sou.

HECTOR, *tenant toujours la robe.*

Vous plairoit-il, Monsieur ?...

VALERE.

Je me ris de tes coups, je brave ta fureur.

HECTOR.

Votre robe de chambre est, Monsieur, toute prête.

VALERE.

Va te coucher, maraut, ne me romps point la tête.
Va-t-en.

HECTOR.

Tant mieux.

SCENE V.

VALERE, *se mettant dans le fauteuil.*

Je veux dormir dans ce fauteuil.
Que je suis malheureux ! je ne puis fermer l'œil.
Je dois de tous côtés, sans espoir, sans ressource,
Et n'ai pas, grace au Ciel, un écu dans ma bourse.
Hector ? Que ce coquin est heureux de dormir !
Hector ?

HECTOR, *derriere le Théâtre.*

Monsieur.

VALERE.

Hé bien, bourreau, veux-tu venir ?
N'es-tu pas las encor de dormir, misérable ?

SCENE VI.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *à moitié déshabillé.*

Las de dormir, Monsieur ? hé, je me donne au diable,
Je n'ai pas eu le tems d'ôter mon justaucorps.

VALERE.

Tu dormiras demain.

HECTOR.

HECTOR.

Il a le diable au corps.

VALERE.

Eſt-il venu quelqu'un ?

HECTOR.

Il eſt, ſelon l'uſage,
Venu maint créancier ; de plus, un gros viſage,
Un maître de trictrac, qui ne m'eſt pas connu.
Le maître de muſique eſt encore venu.
Ils reviendront bientôt.

VALERE.

Bon. Pour cette autre affaire,
M'as-tu déterré...

HECTOR.

Qui ? cette honnête uſuriere,
Qui nous prête par heure à vingt ſols par écu ?

VALERE.

Juſtement, elle-même.

HECTOR.

Oui, Monſieur, j'ai tout vu.
Qu'on vend cher maintenant l'argent à la jeuneſſe !
Mais enfin j'ai tant fait avec un peu d'adreſſe,
Qu'elle m'a reconduit d'un air fort obligeant,
Et vous aurez, je crois, au plutôt votre argent.

VALERE.

J'aurai les mille écus ! O Ciel ! quel coup de grace !
Hector ! mon cher Hector, viens-ça que je t'embraſſe.

HECTOR.

Comme l'argent rend tendre !

VALERE.

Et tu crois qu'en effet,
Je n'ai, pour en avoir, qu'à donner mon billet.

HECTOR.

Qui le refuſeroit ſeroit bien difficile ;
Vous êtes auſſi bon que banquier de la ville ;
Pour la réduire au point où vous la ſouhaitez,
Il a fallu lever bien des difficultés :
Elle eſt d'accord de tout, du tems, des arrérages,
Il ne faut maintenant que lui donner des gages.

VALERE.

Des gages ?

HECTOR.

Oui, Monſieur.

VALERE.

Mais y penſes-tu bien ?
Où les prendrai-je, dis ?

HECTOR.

Ma foi, je n'en ſais rien.
Pour nipes nous n'avons qu'un grand fonds d'eſpérance

Sur les produits trompeurs d'une réjouissance ;
Et dans ce siecle-ci, messieurs les usuriers,
Sur de pareils effets prêtent peu volontiers.

VALERE.

Mais quel gage, dis-moi, veux-tu que je lui donne ?

HECTOR.

Elle viendra tantôt elle-même en personne ;
Vous vous ajusterez ensemble en quatre mots :
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, pour changer de propos,
Aimeriez-vous toujours la charmante Angélique.

VALERE.

Si je l'aime ? Ah ! ce doute & m'outrage & me pique.
Je l'adore.

HECTOR.

Tant pis. C'est un signe fâcheux.
Quand vous êtes sans fonds, vous êtes amoureux ;
Et quand l'argent renaît, votre tendresse expire.
Votre bourse est, Monsieur, puisqu'il faut vous le dire,
Un thermometre sûr, tantôt bas, tantôt haut,
Marquant de votre cœur ou le froid, ou le chaud.

VALERE.

Ne crois pas que le jeu, quelque fort qu'il me donne,
Me fasse abandonner cette aimable personne.

HECTOR.

Oui, mais j'ai bien peur qu'on ne vous plante-là.

VALERE.

Et sur quel fondement peux-tu juger cela ?

HECTOR.

Nérine sort d'ici, qui m'a dit qu'Angélique
Pour Dorante, votre oncle, en ce moment s'explique ;
Que vous jouez toujours, malgré tous vos sermens,
Et qu'elle abjure enfin ses tendres sentimens.

VALERE.

Dieux ! que me dis-tu là ?

HECTOR.

Ce que je viens d'entendre.

VALERE.

Bon, cela ne se peut, on t'a voulu surprendre.

HECTOR.

Vous êtes assez riche en bonne opinion,
A ce qu'il me paroît.

VALERE.

Point ; sans présomption
On sait ce qne l'on vaut.

HECTOR.

Mais si, sans vouloir rire,
Tout alloit comme j'ai l'honneur de vous le dire,
Et qu'Angélique enfin pût changer....

VALERE.

En ce cas.
Je prendrois le parti... Mais cela ne se peut pas.

HECTOR.

Si cela se pouvoit, qu'une passion neuve...

VALERE.

En ce cas, je pourrois rabattre sur la veuve,
La Comtesse sa sœur. HECTOR.

Ce dessein me plaît fort;
J'aime un amour fondé sur un bon coffre fort;
Si vous vouliez un peu vous aider avec elle,
Cette veuve, je crois, ne seroit point cruelle;
Ce seroit une éponge à presser au besoin.

VALERE.

Cette éponge, entre nous, ne vaudroit pas ce soin.

HECTOR.

C'est dans son caractere une espece parfaite,
Un ambigu nouveau de prude & de coquette,
Qui croit mettre les cœurs à contribution,
Et qui veut épouser, c'est là sa passion.

VALERE.

Epouser?

HECTOR.

Un Marquis de même caractere,
Grand épouseur aussi, la galoppe & la flaire.

VALERE.

Et quel est ce Marquis?

HECTOR.

C'est, à vous parler net,
Un Marquis de hasard, fait par le lansquenet;
Fort brave, à ce qu'il dit, intriguant, plein d'affaires;
Qui croit de ses appas les femmes tributaires;
Qui gagne au jeu beaucoup, & qui, dit-on, jadis
Etoit valet-de-chambre avant d'être Marquis.
Mais sauvons-nous, Monsieur, j'apperçois votre pere.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS. GERONTE.

GERONTE.

Doucement, j'ai deux mots à vous dire, Valere;
Pour toi, j'ai quelques coups de canne à te prêter.

HECTOR.

Excusez-moi, Monsieur, je ne puis m'arrêter.

GERONTE.

Demeure-là, maraut.

HECTOR.

Il n'est pas rems de rire.

GERONTE.

Pour la derniere fois, mon fils, je viens vous dire
Que votre train de vie est si fort scandaleux,

Que vous m'obligerez à quelque éclat fâcheux.
Je ne puis retenir ma bile davantage,
Et ne saurois souffrir votre libertinage;
Vous êtes pilier né de tous les lansquenets,
Qui sont pour la jeunesse autant de trebuchets;
Un bois plein de voleurs est un plus sûr passage:
Dans ces lieux nuit & jour ce n'est que brigandage.
Il faut opter des deux, être dupe ou fripon.

HECTOR.

Tous ces jeux de hasard n'attirent rien de bon.
J'aime les jeux galans où l'esprit se déploie:
C'est, Monsieur, par exemple, un joli jeu que l'Oie.

GERONTE.

Tais-toi. Non, à présent le jeu n'est que fureur:
On joue argent, bijoux, maisons, contrats, honneur.
Et c'est ce qu'une femme en cette humeur à craindre,
Risque plus volontiers, & perd plus sans se plaindre.

HECTOR.

Oh! nous ne risquons pas, Monsieur, de tels bijoux.

GERONTE.

Votre conduite enfin m'enflamme de courroux;
Je ne puis vous souffrir vivre de cette sorte,
Vous m'avez obligé de vous fermer ma porte;
J'étois las, attendant chez moi votre retour,
Qu'on fît du jour la nuit, & de la nuit le jour.

HECTOR.

C'est bien fait. Ces joueurs qui courent la fortune,
Dans leurs déréglemens ressemblent à la lune,
Se couchant le matin, & se levant le soir.

GERONTE.

Vous me poussez à bout, mais je vous ferai voir,
Que si vous ne changez de vie & de maniere,
Je saurai me servir de mon pouvoir de pere,
Et que de mon courroux vous sentirez l'effet.

HECTOR.

Votre pere a raison.

GERONTE.

Comme le voilà fait!
Débraillé, mal peigné, l'œil hagard! à sa mine
On croiroit qu'il viendroit dans la forêt voisine
De faire un mauvais coup.

HECTOR.

On croiroit vrai de lui,
Il a fait trente fois coupe-gorge aujourd'hui.

GERONTE.

Serez-vous bientôt las d'une telle conduite?
Parlez, que dois-je enfin espérer dans la suite?

VALERE.

Je reviens aujourd'hui de mon égarement,

Et ne veux plus jouer, mon pere, abſolument.

HECTOR.

Voilà du fruit nouveau dont ſon fils le régale.

GERONTE.

Quand ils n'ont pas un ſou, voilà de leur morale.

VALERE.

J'ai de l'argent encor, & pour vous contenter,
De mes dettes je veux aujourd'hui m'acquitter.

GERONTE.

S'il eſt ainſi, vraiment, j'en ai bien de la joie.

HECTOR, *bas.*

Vous acquitter, Monſieur? avec quelle monnoie?

VALERE.

Te tairas-tu? Mon oncle aſpire dans ce jour
A m'ôter d'Angélique & la main & l'amour,
Vous ſavez que pour elle il a l'ame bleſſée,
Et qu'il veut m'enlever...

GERONTE.

Oui, je ſai ſa penſée,
Et je ſerai ravi de le voir confondu.

HECTOR.

Vous n'avez qu'à parler, c'eſt un homme tondu.

GERONTE.

Je voudrois bien déjà que l'affaire fût faite.
Angélique eſt fort riche, & point du tout coquette.
Maîtreſſe de ſon choix: avec ce bon deſſein,
Va te mettre en état de mériter ſa main,
Payer tes créanciers...

VALERE.

J'y vais, j'y cours... Mon pere...

GERONTE.

Hé, plaît-il?

VALERE.

Pour ſortir entiérement d'affaire,
Il me manque environ quatre ou cinq mille francs.
Si vous vouliez, Monſieur...

GERONTE.

Ah, ah! je vous entends;
Vous m'avez mille fois bercé de ces ſornettes.
Non, comme vous pourrez, allez payer vos dettes.

VALERE.

Mais, mon pere, croyez...

GERONTE.

A d'autres, s'il vous plaît.

VALERE.

Prêtez-moi mille écus.

HECTOR.

Nous payerons l'intérêt
Au denier un.

VALERE.

Monsieur...

GERONTE.

Je ne puis vous entendre.

VALERE.

Je ne viens point, mon pere, aujourd'hui vous surprendre,
Et pour vous faire voir quels sont mes bons desseins,
Retenez cet argent, & payez par vos mains.

HECTOR.

Ah! parbleu, pour le coup, c'est être raisonnable.

GERONTE.

Et de combien encor êtes-vous redevable?

VALERE.

La somme n'y fait rien.

GERONTE.

La somme n'y fait rien.

HECTOR.

Non; quand vous le verrez vivre en homme de bien;
Vous ne regretterez nullement la dépense,
Et nous ferons, Monsieur, la chose en conscience.

GERONTE.

Ecoutez, je veux bien faire un dernier effort:
Mais après cela, si... VALERE.

Modérez ce transport
Que sur mes sentimens votre ame se repose.
Je vais voir Angélique, & mon cœur se propose
D'arrêter son courroux déjà prêt d'éclater. *Il sort.*

HECTOR.

Je m'en vais travailler, moi, pour vous contenter,
A vous faire en raisons claires & positives,
Le mémoire succint de nos dettes passives,
Et que j'aurai l'honneur de vous montrer dans peu. *Il sort.*

GERONTE, *seul.*

Mon frere en son amour n'aura pas trop beau jeu.
Non, quand ce ne seroit que pour le contredire,
Je veux rompre l'hymen où son amour aspire,
Et j'aurai deux plaisirs à la fois, si je puis,
De chagriner mon frere, & marier mon fils.

SCENE VIII.

M. TOUT A BAS, GERONTE.

TOUT A BAS.

Avec tout le respect d'un cœur vraiment sincere,
Je viens, pour vous offrir mon petit ministere.
Je suis, pour vous servir, gentilhomme Auvergnac,
Docteur dans tous les jeux, & maître de trictrac,
Mon nom est Tout à bas, vicomte de la Case,
Et votre serviteur, pour terminer la phrase.

GERONTE.

Un maître de trictrac ! Il me prend pour mon fils.
Quoi ! vous montrez, Monsieur, un tel art dans Paris !
Et l'on ne vous a pas fait présent en galere
D'un brevet d'espalier ?

TOUT A BAS.

A quel homme ai-je affaire ?
Comment ? je vous soutiens que dans tous les états
On ne peut de mon art assez faire de cas ;
Qu'un enfant de famille, & qu'on veut bien instruire,
Devroit savoir jouer avant de savoir lire.

GERONTE.

Monsieur le professeur, avecque vos raisons,
Il faudroit vous loger aux petites maisons.

TOUT A BAS.

De quoi sert, je vous prie, une foule inutile
De chanteurs, de danseurs qui montrent par la ville ?
Un jeune homme en est-il plus riche quand il sait
Chanter re mi fa sol, ou danser un menuet ;
Paira-t-on des marchands la cohorte pressante,
Avec un vaudeville, ou bien une courante ?
Ne vaut-il pas bien mieux qu'un jeune cavalier
Dans mon art au plutôt se fasse initier ?
Qu'il sache, quand il perd, d'une ame non commune ;
A force de savoir, rappeller la fortune ?
Qu'il apprenne un métier qui par de surs secrets,
En le divertissant l'enrichisse à jamais ?

GERONTE.

Vous êtes riche, à voir ?

TOUT A BAS.

Le jeu fait vivre à l'aise
Nombre d'honnêtes gens, fiacres, porteurs de chaise :
Mille usuriers fournis de ces obscurs brillans,
Qui vont de doigts en doigts tous les jours circulans ;
Des gascons à souper dans des brelans fideles,
Des chevaliers sans ordre, & tant de demoiselles,
Qui sans le lansquenet, & son produit caché,
De leur foible vertu feroient fort bon marché,
Et dont tous les hyvers la cuisine se fonde,
Sur l'impôt établi d'une infaillible ronde.

GERONTE.

S'il est quelque joueur qui vive de son gain,
On en voit tous les jours mille mourir de faim ;
Qui forcés à garder une longue abstinence,
Pleurent d'avoir trop mis à la réjouissance.

TOUT A BAS.

Et c'est delà que vient la beauté de mon art ;
En suivant mes leçons on court peu de hasard.
Je sai, quand il le faut, par un peu d'artifice,

D'un fort injurieux corriger la malice?
Je fai, dans un trictrac, quand il faut un fonnez,
Gliffer des dez heureux, ou chargés, ou pipés;
Et quand mon plein eft fait, gardant mes avantages,
J'en fubftitue auffi d'autres prudens & fages,
Qui n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un inftant enfiler douze trous.

GERONTE.

Et, Monfieur Tout à bas, vous avez l'infolence
De venir dans ces lieux montrer votre fcience?

TOUT A BAS.

Oui, Monfieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

Et ne craignez-vous pas
Que j'arme contre vous quatre paires de bras,
Qui le long de vos reins...

TOUT A BAS.

Monfieur, point de colere;
Je ne fuis point ici venu pour vous déplaire.

GERONTE, *le pouffe.*

Maître juré filou, fortez de ma maifon.

TOUT A BAS.

Non, je n'en fors qu'après vous avoir fait leçon.

GERONTE.

A moi, leçon?

TOUT A BAS.

Je veux, par mon favoir extrême,
Que vous efcamotiez un dé comme moi-même.

GERONTE.

Je ne fai qui me tient, tant je fuis animé,
Que quelques bons foufflets donnés à poing fermé...
Va-t-en. (*Il le prend par les épaules.*)

TOUT A BAS.

Puifqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
Vous rend l'ame aux leçons un peu recalcitrante,
Je reviendrai demain pour la feconde fois.

GERONTE.

Revien.

TOUT A BAS.

Vous plairoit-il, Monfieur de m'avancer le mois.

GERONTE, *le pouffant tout-à-fait dehors.*

Sortiras-tu d'ici, vrai gibier de potence?
Je ne puis refpirer, & j'en mourrai, je penfe.
Heureufement mon fils n'a point vu ce fripon;
Il me prenoit pour lui dans cette occafion.
Sachons ce qu'il a fait, &, fans plus de myftere,
Concluons fon hymen, & finiffons l'affaire.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

ANGELIQUE.

Mon cœur seroit bien lâche, après tant de sermens,
D'avoir encor pour lui de tendres mouvemens,
Nérine c'en est fait, pour jamais je l'oublie ;
Je ne veux ni l'aimer, ni le voir de ma vie ;
Je sens la liberté de retour dans mon cœur.
Ne me viens pas au moins parler en sa faveur.

NERINE.

Moi, parler pour Valere ? Il faudroit être folle.
Que plutôt à jamais je perde la parole.

ANGELIQUE.

Ne viens point désormais, pour calmer mon dépit,
Rappeller à mes sens son air & son esprit,
Car tu sais qu'il en a. NERINE.
De l'esprit lui, Madame ?
Il est plus journalier mille fois qu'une femme.
Il rêve à tout moment, & sa vivacité
Dépend presque toujours d'une carte ou d'un dé.

ANGELIQUE.

Mon cœur est maintenant certain de sa victoire.

NERINE.

Madame, croyez-moi je connois le grimoire ;
Souvent tous ces dépits sont des hoquets d'amour.

ANGELIQUE.

Non, l'amour de mon cœur est banni sans retour.

NERINE.

Cet hôte dans un cœur a bientôt fait son gîte ;
Mais il se garde bien d'en déloger bien vîte.

ANGELIQUE.

Ne crains rien de mon cœur.

NERINE. S'il venoit à l'instant
Avec cet air flatteur, soumis, insinuant,
Que vous lui connoissez ; que d'un ton pathétique,
(*Elle se met à ses pieds.*)
Il vous dit à vos pieds : non, charmante Angélique,
Je ne veux opposer à tout votre courroux
Qu'un seul mot : je vous aime, & je n'aime que vous.
Votre ame en sa faveur n'est-elle point émue ?
Vous ne me dites rien, vous détournez la vue ? (*Elle se leve.*)
Vous voulez donc ma mort ? il faut vous contenter.

Peut-être en ce moment, pour vous épouvanter ;
Il se soufflettera d'une main mutinée,
Se donnera du front contre une cheminée,
S'arrachera de rage un toupet de cheveux,
Qui ne sont pas à lui : mais de ces airs fougueux
Ne vous étonnez pas ; comptez qu'en sa colere,
Il ne se fera pas grand mal.

ANGELIQUE.

Laisse-moi faire.

NERINE.

Vous voilà grace au Ciel, bien instruite sur tout :
Ne vous démentez point : tenez bon jusqu'au bout.

SCENE II.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

On dit par-tout, ma sœur, qu'un peu moins prévenue
Vous épousez Dorante.

ANGELIQUE.

Oui, j'y suis résolue.

LA COMTESSE.

Mon cœur en est ravi : Valere est un vrai fou,
Qui joueroit votre bien jusques au dernir sou.

ANGELIQUE.

D'accord.

LA COMTESSE.

J'aime à vous voir vaincre votre tendresse.
Cet amour entre nous étoit une foiblesse.
Il faut se dégager de ses attachemens
Que la raison condamne, & qui flattent nos sens.

ANGELIQUE.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Rien n'est plus à craindre dans la vie,
Qu'un époux, qui du jeu ressent la tyrannie.
J'aimerois mieux qu'il fût gueux, avaricieux,
Coquet, fâcheux, mal fait, brutal, capricieux,
Yvrogne, sans esprit, débauché, sot, colere,
Que d'être dominé du jeu comme est Valere.

ANGELIQUE.

Je sais que ce défaut est le plus grand de tous.

LA COMTESSE.

Vous ne voulez donc plus en faire votre époux?

ANGELIQUE.

Moi, non. Dans ce dessein nos humeurs sont conformes.

NERINE.

Il a ma foi reçu son congé dans les formes.

LA COMTESSE.

C'est bien fait. Puisqu'enfin vous renoncez à lui,
Je vais l'épouser, moi.

ANGELIQUE.

L'épouser.

LA COMTESSE.

Aujourd'hui.

ANGELIQUE.

Ce joueur qu'à l'instant...

LA COMTESSE.

Je saurai le réduire :
On sait sur les maris ce que l'on a d'empire.

ANGELIQUE.

Quoi ! vous voulez, ma sœur, avec cet air si doux,
Ce maintien réservé, prendre un nouvel époux ?

LA COMTESSE.

Et pourquoi non, ma sœur ? fais-je donc un grand crime
De rallumer les feux d'un amour légitime ?
J'avois fait vœu de fuir tout autre engagement.
Pour garder du défunt le souvenir charmant,
Je portois son portrait, & cette vive image
Me soulageoit un peu des chagrins du veuvage ;
Mais qu'est-ce qu'un portrait quand on aime bien fort ?
C'est un époux vivant qui console d'un mort.

NERINE.

Madame n'aime pas les maris en peinture.

LA COMTESSE.

Cela raquitte-t-il d'une perte aussi dure ?

NERINE.

C'est irriter le mal au lieu de l'adoucir.

ANGELIQUE.

Connoisseuse en maris, vous deviez mieux choisir.
Vous unir à Valere !

LA COMTESSE.

Oui, ma sœur, à lui-même.

ANGELIQUE.

Mais vous n'y pensez pas ; croyez-vous qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

S'il m'aime ! lui, s'il m'aime ! ah ! quel aveuglement,
On a certains attraits, un certain enjouement,
Que personne ne peut me disputer, je pense.

ANGELIQUE.

Après un si long-tems de pleine jouissance,
Vos attraits sont à vous sans contestation.

LA COMTESSE.

Et je puis en user à ma discrétion.

ANGELIQUE.

Sans doute & je vois bien qu'il n'est pas impossible
Que Valere pour vous ait eu le cœur sensible ;
L'or est d'un grand secours pour acheter un cœur,
Ce métail en amour est un grand séducteur.

LA COMTESSE.

En vain vous m'insultez avec un tel langage,
La modération fut toujours mon partage;
Mais ce n'est point par l'Or que brillent mes attraits,
Et jamais en aimant je ne fis de faux frais.
Mes sentimens, ma sœur, sont différens des vôtres.
Si je connois l'amour, ce n'est que dans les autres.
J'ai beau m'armer de fier, je vois de toutes parts
Mille cœurs amoureux suivre mes étendarts:
Un Conseiller de Robe, un Seigneur de finance,
Dorante, le Marquis, briguent mon alliance:
Mais si d'un nouveau nœud je veux bien me lier,
Je prétends à Valere offrir un cœur entier,
Je fais profession d'une vertu sévere.

ANGELIQUE.

Qui peut vous assurer de l'amour de Valere?

LA COMTESSE.

Qui peut m'en assurer? mon mérite, je crois.

ANGELIQUE.

D'autres sur lui, ma sœur, auroient les mêmes droits.

LA COMTESSE.

Il n'eût jamais pour vous qu'un estime stérile
Un petit feu léger, vagabonde, volatile.
Quand on veut inspirer une solide amour,
Il faut avoir vécu, ma sœur, bien plus d'un jour;
Avoir un certain poids, une beauté formée
Par l'usage du monde, & des ans confirmée:
Vous n'en êtes pas là

ANGELIQUE.

J'attendrai bien du tems.

NERINE.

Madame est prévoyante, elle a pris les devans.
Mais on vient. UN LAQUAIS.
Le Marquis, Madame, est là qui monte.

LA COMTESSE.

Le Marquis! hé, non, non, il n'est pas sur mon compte.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *se rajustant.*

JE suis tout en désordre: un maudit embarras
M'a fait quitter ma chaise à deux ou trois cents pas:
Et j'y serois encor dans des peines mortelles,
Si l'amour pour vous voir ne m'eût prêté ses aîles.

LA COMTESSE.

Que Monsieur le Marquis est galant sans fadeur!

LE MARQUIS.

Oh! point du tout, je suis votre humble serviteur.

Mais, à vous parler net, sans que l'esprit fatigue,
Près du sexe je sais me démêler d'intrigue:
Ah! juste Ciel! quel est cet admirable objet?

LA COMTESSE.

C'est ma sœur.

LE MARQUIS.

Votre sœur! vraiment c'est fort bien fait.
Je vous sais gré d'avoir une sœur aussi belle;
On la prendroit, parbleu, pour votre sœur jumelle.

LA COMTESSE.

Comme à tout ce qu'il dit il donne un joli tour!
Qu'il est sincere! on voit qu'il est homme de cour.

LE MARQUIS.

Homme de cour, moi? non. Ma foi la cour m'ennuie,
L'esprit de ce pays n'est que superficie;
Si-tôt que vous voulez un peu l'approfondir,
Vous rencontrez le tuf. J'y pourrois m'agrandir.
J'ai de l'esprit, du cœur, plus que Seigneur de France,
Je joue, & j'y ferois fort bonne contenance;
Mais je n'y vais jamais que par nécessité,
Et pour y rendre au Roi quelque civilité.

NERINE.

Il vous est obligé, Monsieur, de tant de peine.

LE MARQUIS.

Je n'y suis pas plutôt, soudain je perds haleine;
Ces fades complimens, sur de grands mots montés,
Ces protestations, qui sont futilités,
Ces serremens de mains, dont on vous estropie,
Ces grands embrassemens dont un flatteur vous lie
M'ôtent à tout moment la respiration;
On ne s'y dit bon jour que par convulsion.

ANGELIQUE

Les Dames de la cour font bien mieux votre affaire.

ANGELIQUE.

Point, il faut être au moins gros Fermier pour leur plaire.
Leur sotte vanité croit ne pouvoir trop haut
A des faveurs de cour mettre un injuste tau.
Moi j'aime à pourchasser des beautés mitoyennes.
L'hyver dans un fauteuil avec des Citoyennes
Les pieds sur les chenets étendus sans façons,
Je pousse la fleurette, & conte mes raisons
Là toute la maison s'offre à me faire fête,
Valets, fille de chambre, enfans, tout est honnête;
L'époux même discret, quand il entend minuit;
Me laisse avec Madame, & va coucher sans bruit.
Voilà comme je vis, quand par fois dans la ville
Je veux bien déroger...

NERINE.

La maniere est facile,

Et ce commerce-là me paroît assez doux.

ANGELIQUE.

C'est ainsi que je veux en user avec vous.
Je suis tout naturel, & j'aime la franchise;
Ma bouche ne dit rien que mon cœur n'autorise.
Et quand de mon amour je vous fais un aveu,
Madame, il est trop vrai que je suis tout en feu.

LA COMTESSE.

Fi donc, petit badin, un peu de retenue;
Vous me parlez, Marquis, une langue inconnue;
Le mot d'amour me blesse, & me fait trouver mal.

LE MARQUIS.

L'effet n'en seroit pas peut-être si fatal.

NERINE.

Elle veut qu'en détour la chose s'enveloppe,
Et ce mot dit à crû, lui cause une syncope.

ANGELIQUE.

Dans la bouche d'un autre il deviendroit plus doux.

LA COMTESSE.

Comment? qu'est-ce? plait-il? parlez, expliquez-vous,
Parlez donc, parlez donc: apprenez je vous prie,
Que mortel, tel qui soit, ne me dit de ma vie
Un mot douteux qui puisse effleurer mon honneur.

LE MARQUIS.

Croiroit-on qu'une veuve auroit tant de pudeur?

ANGELIQUE.

Mais Valere vous aime, & souvent...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire;
Valere; un autre ici conjointement soupire?
Ah! si je le savois, je lui ferois morbleu...
Où loge-t-il?

NERINE.

Ici.

LE MARQUIS, *fait semblant de s'en aller & revient.*

Nous nous verrons dans peu.

LA COMTESSE.

Mais quel droit avez-vous sur moi?

LE MARQUIS.

Quel droit, ma Reine?
Le droit de bienséance, avec celui d'aubaine.
Vous me convenez fort, & je vous conviens mieux.
Sur vous l'on fait assez que je jette les yeux.

LA COMTESSE.

Vous êtes fou, Marquis de parler de la sorte.

LE MARQUIS.

Je sai ce que je dis, ou le Diable m'emporte.

LA COMTESSE.

Sommes-nous donc liés par quelque engagement

LE MARQUIS.

Non pas autrement... Mais...

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce à dire? Comment...
Parlez.

LE MARQUIS.

Je ne ſai point prendre en main des trompettes
Pour publier par tout les faveurs qu'on m'a faites.

ANGELIQUE.

Eh! ma ſœur!

NERINE.

Des faveurs!

ANGELIQUE.

Suffit, je ſuis diſcret.
Et ſais quand il le faut oublier un ſecret.

LA COMTESSE.

On ne connoît que trop ma retenue auſtere,
Il veut rire.

LE MARQUIS.

Ah! parbleu, je ſaurai de Valere
Quel eſt en vous aimant le but de ſes deſirs,
Et de quel droit il vient chaſſer ſur mes plaiſirs.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. DES LAQUAIS.

1. LAQUAIS, *rendant un billet au Marquis.*

Monſieur, c'eſt de la part de la groſſe Comteſſe.

LE MARQUIS, *le mettant dans ſa poche.*

Je le lirai tantôt.

2. LAQUAIS.

Cette jeune Ducheſſe
Vous attend à vingt pas pour vous mener au jeu:

LE MARQUIS.

Qu'elle attende.

3. LAQUAIS.

Monſieur.

LE MARQUIS.

Encore? ah palſembleu!
Il faut que de la Ville enfin je me dérobe.

3. LAQUAIS.

Je viens de voir, Monſieur, cette femme de robe,
Qui dit que cette nuit ſon mari couche aux champs,
Et que ce ſoir, ſans bruit...

LE MARQUIS.

Il ſuffit, je t'entends.
Tu prendras ce manteau fait pour bonne fortune.
De couleur de muraille; & tantôt ſur la brune,
Va m'attendre en ſecret où tu fus avant hier,
Là...

3. LAQUAIS.

Je ſais.

LE MARQUIS.

Il faudroit avoir un corps de fer:
Pour réſiſter à tout. J'ai de l'ouvrage à faire,
Comme vous le voyez; mais je m'en veux diſtraire,
Vous ferez déſormais tous mes ſoins le plus doux.

LA COMTESSE.

Si mon cœur étoit libre, il pourroit-être à vous.

LE MARQUIS.

Adieu, charmant objet, à regret je vous quitte,
C'eſt un peſant fardeau d'avoir un gros mérite.

SCENE V.

LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Et homme-là vous aime épouvantablement.

ANGELIQUE.

Je ne vous croyois pas un tel engagement.

LA COMTESSE.

Il eſt vif.

ANGELIQUE.

Il vous aime, & ſon ardeur eſt belle.

LA COMTESSE.

L'amour qu'il a pour moi lui tourne la cervelle.
Il ne m'a pourtant vue encore que deux fois.

NERINE.

Il en a donc bien fait la premiere... Je crois
Voir Valere.

SCENE VI.

VALERE, LA COMTESSE, ANGELIQUE, NERINE.

LA COMTESSE.

L'Amour auprès de moi le guide.

NERINE.

Il tremble en approchant.

LA COMTESSE.

J'aime un amant timide;
Cela marque un bon fonds. Approchez, approchez,
Ouvrez de votre cœur les ſentimens cachés.
Vous allez voir, ma ſœur.

VALERE, *à la Comteſſe.*

Ah! quel bonheur Madame,
Que vous me permettiez d'ouvrir toute mon ame,
(*A Angélique.*)
Et quel plaiſir de dire en des tranſports ſi doux,
Que mon cœur vous adore, & n'adore que vous!

LA COMTESSE.

L'amour le trouble. Hé quoi! que faites-vous, Valere?

VALERE.

VALERE.

Ce que vous-même ici m'avez permis de faire.

NERINE.

Voici du qui pro quo.

VALERE.

Que je ſerois heureux;
S'il vous plaiſoit encore de recevoir mes vœux!

LA COMTESSE.

Vous vous méprenez.

VALERE.

Non. Enfin, belle Angélique,
Entre mon oncle & moi que votre cœur s'explique;
Le mien eſt tout à vous, & j'aime dans un cœur...

LA COMTESSE.

Angélique!

VALERE.

On ne vit une plus noble ardeur.

LA COMTESSE.

Ce n'eſt donc pas pour moi que votre cœur ſoupire!

VALERE.

Madame en ce moment je n'ai rien à vous dire,
Regardez votre ſœur, & jugez ſi ſes yeux
Ont laiſſé dans mon cœur de place à d'autres feux.

LA COMTESSE.

Quoi! d'aucun feu pour moi votre ame n'eſt épriſe?

VALERE.

Quelques civilités que l'uſage autoriſe...

LA COMTESSE.

Comment?

ANGELIQUE.

Il ne faut pas avec ſévérité,
Exiger des amans trop de ſincérité.
Ma ſœur tout doucement avalez la pilule.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, s'il vous plaît, petite ridicule.

VALERE.

Vous avez cent vertus, de l'eſprit, de l'éclat,
Vous êtes belle, riche, &...

LA COMTESSE.

Vous êtes un fat.

ANGELIQUE.

La modération qui fut votre partage,
Vous ne la mettez pas, ma ſœur, trop en uſage.

LA COMTESSE.

Monſieur vaut-il le ſoin qu'on ſe mette en courroux;
C'eſt un extravagant; il eſt tout fait pour vous.

SCENE VII.

VALERE, ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

Elle connoît ses gens.

VALERE.

Oui, pour vous je soupire,
Et je voudrois avoir cent bouches pour le dire.

NERINE.

Allons, Madame, allons, ferme, voici le choc,
Point de foiblesse au moins, ayez un cœur de roc.

ANGELIQUE.

Ne m'abandonne point.

NERINE.

Non, non, laissez-moi faire.

VALERE.

Mais que me sert, hélas! que mon cœur vous préfere?
Que sert à mon amour un si sincere aveu?
Vous ne m'écoutez point, vous dédaignez mon feu,
De vos beaux yeux pourtant, cruelle il est l'ouvrage;
Je sais qu'à vos beautés c'est faire un dur outrage;
De nourrir dans mon cœur des désirs partagés;
Que la fureur du jeu se mêle où vous régnez:
Mais...

ANGELIQUE.

Cette passion est trop forte en votre ame.
Pour croire que l'amour d'aucun feu vous enflamme:
Suivez, suivez l'ardeur de vos emportemens;
Mon cœur n'en aura point de jaloux sentimens.

NERINE.

Optimé.

VALERE.

Désormais plein de votre tendresse,
Nulle autre passion n'a rien qui m'intéresse,
Tout ce qui n'est point vous me paroît odieux.

ANGELIQUE, *d'un ton plus tendre.*

Non; ne vous présentez jamais devant mes yeux.

NERINE.

Vous molliffez.

VALERE.

Jamais! Quelle rigueur extrême,
Jamais! Ah! que ce mot est cruel quand on aime!
Hé quoi! rien ne pourra fléchir votre courroux?
Vous voulez donc me voir mourir à vos genoux?

ANGELIQUE.

Je prends peu d'intérêt, Monsieur, à votre vie.

NERINE.

Nous allons bientôt voir jouer la Comédie.

VALERE.

Ma mort sera l'effet de mon cruel dépit.

NERINE.

Qu'un amant mort pour nous nous mettroit en crédit !

VALERE.

Vous le voulez : hé bien il faut vous satisfaire,
Cruelle il faut mourir. *Il veut tirer son épée.*

ANGELIQUE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, Valere ?

NERINE.

Hé bien, ne voilà pas votre tendre maudit
Qui vous prend à la gorge ? Euh !

ANGELIQUE.

Tu ne m'as pas dit
Nérine, qu'il viendroit se percer à ma vue,
Et je tremble de peur quand une épée est nue.

NERINE.

Que les amans sont sots !

VALERE.

Puisqu'un soin généreux
Vous intéresse encor aux jours d'un malheureux,
Non, ce n'est point assez de me rendre la vie,
Il faut que par l'amour désarmée, attendrie,
Vous me rendiez encor ce cœur si précieux,
Ce cœur sans qui le jour me devient odieux.

ANGELIQUE.

Nérine, qu'en dis-tu ! NERINE.

Je dis qu'en la mêlée,
Vous avez moins de cœur qu'une poule mouillée.

VALERE.

Madame, au nom des Dieux, au nom de vos attraits.

ANGELIQUE.

Si vous me promettiez...

VALERE.

Oui, je vous le promets,
Que la fureur du jeu sortira de mon ame,
Et que j'aurai pour vous la plus ardente flamme...

NERINE.

Pour faire des sermens il est toujours tout prêt.

ANGELIQUE.

Il faut encor ingrat, vouloir ce qu'il vous plaît :
Oui, je vous rends mon cœur.

VALERE, *lui baisant la main.*

Ah ! quelle joie extrême !

ANGELIQUE.

Et pour vous faire voir à quel point je vous aime,
Je joins à ce présent celui de mon portrait.
(Elle lui donne son portrait enrichi de diamans.)

NERINE.

Hélas de mes sermons voilà quel est l'effet.

VALERE.

Quel excès de faveur!

ANGELIQUE.

Gardez-le, je vous prie.

VALERE, *le baisant.*

Que je le garde, ô Ciel! le reste de ma vie.
Que dis-je? je prétends que ce portrait si beau
Soit mis avec moi dans le même tombeau;
Et que même la mort jamais ne nous sépare.

NERINE.

Que l'esprit d'une fille est changeant & bizarre!

ANGELIQUE.

Ne me trompez donc plus, Valere, & que mon cœur
Ne se répente point de sa facile ardeur. (*Elle sort.*)

VALERE.

Fiez-vous aux sermens de mon ame amoureuse.

NERINE.

Ah! que voilà pour l'Oncle une époque fâcheuse! *Elle sort.*

VALERE.

Est-il dans l'univers de mortel plus heureux?
Elle me rend son cœur, elle comble mes vœux,
M'accable de faveurs...

SCENE VIII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR.

Monsieur, je viens vous dire...

VALERE.

Je suis tout transporté: vois, considere, admire,
Angélique m'a fait ce généreux présent.

HECTOR.

Que les brillans sont gros! pour être plus content,
Je vous amene encore un lénitif de bourse,
Une Usuriere.

VALERE.

Et qui?

HECTOR.

Madame la Ressource.

SCENE IX.

Mde. LA RESSOURCE, VALERE, HECTOR.

VALERE, *l'embrassant.*

HÉ, bon jour, mon enfant, tu ne peux concevoir
Jusqu'où va dans mon cœur le plaisir de te voir.

Mde. LA RESSOURCE.

Je vous suis obligée, on ne peut davantage.

HECTOR.

Elle est jolie encore. Mais quel sombre équipage?

Vous voilà sans mentir aussi noire qu'un four.

VALERE.

Ne vois-tu pas, Hector, que c'est un deuil de cour ?

Mde. LA RESSOURCE.

Oh, Monsieur, point du tout, je suis une Bourgeoise,
Qui sais me mesurer justement à ma toise.
J'en connois bien pourtant qui ne me valent pas,
Qui se font teindre en noir du haut jusques en bas ;
Mais pour moi je n'ai point cette sotte manie,
Et si mon pauvre époux étoit encore en vie...
Elle pleure.

VALERE.

Quoi ! Monsieur la Ressource est mort ?

Mde. LA RESSOURCE.

Subitement.

HECTOR, *pleurant.*

Subitement, hélas ! j'en suis fâché vraiment.

VALERE.

Au fait.
J'aurois besoin, Madame la Ressource,

Mde. LA RESSOURCE.

De mille écus.
Monsieur, disposez de ma bourse.

VALERE.

Je sais, bien entendu, mon billet au porteur.

HECTOR.

Et je veux l'endosser.

Mde. LA RESSOURCE.

Avec les gens d'honneur
On ne perd jamais rien.

VALERE.

Je veux que tu le prennes ;
Nous faisons ici-bas des routes incertaines,
Je pourrois bien mourir ; ce maraut m'avoit dit
Que sur des gages surs tu prêtois à crédit.

Mde. LA RESSOURCE.

Sur des gages, Monsieur, c'est une médisance,
Je sais que ce seroit blesser ma conscience.
Pour des nantissemens qui valent bien leur prix,
De la vieille vaisselle au poinçon de Paris,
Des diamans usés, & qu'on ne sauroit vendre,
Sans risquer mon honneur, je crois que j'en puis prendre.

VALERE.

Je n'ai pour te donner, vaisselle, ni bijoux.

HECTOR.

Oh ! parbleu, nous marchons, sans crainte des filoux.

Mde. LA RESSOURCE.

Hé bien nous attendrons, Monsieur, qu'il vous en vienne.

VALERE.

Conte, ma pauvre enfant, que ma mort est certaine
Si je n'ai dans ce jour mille écus.

Mde. LA RESSOURCE.

Ah! Monsieur!
Je voudrois les avoir, ce seroit de grand cœur.

VALERE.

Ma charmante, mon cœur, ma Reine, mon aimable,
Ma belle, ma mignone, & ma toute adorable.

HECTOR, *à genoux.*

Par pitié.

Mde. LA RESSOURCE.

Je ne puis.

HECTOR.

Ah! que nous sommes foux!
Tous ces gens-là, Monsieur, ont des cœurs de cailloux;
Sans des nantissemens il ne faut rien prétendre.

VALERE.

Dis-moi donc, si tu veux, où je les pourrai prendre?

HECTOR.

Attendez... mais comment, avec un cœur d'airain,
Refuser un billet endossé de ma main?

VALERE.

Mais, vois donc.

HECTOR.

Laissez-moi, je cherche en ma boutique:

VALERE.

Ecoute... nous avons le portrait d'Angélique:
Dans le tems difficile il faut un peu s'aider.

HECTOR.

Ah! que dites-vous là, vous devez le garder.

VALERE.

D'accord, honnêtement je ne puis m'en défaire.

Mde. LA RESSOURCE.

Adieu; quelqu'autrefois nous finirons l'affaire.

VALERE.

Attendez donc. Tu sais jusqu'où vont mes besoins,
N'ayant pas son portrait l'en aimerai-je moins?

HECTOR.

Fort bien: mais voulez vous que cette perfidie?...

VALERE.

Il est vrai... J'ai tantôt cette grosse partie
De ces joueurs en fonds qui doivent s'assembler.

Mde. LA RESSOURCE.

Adieu.

VALERE.

Demeurez donc, où voulez-vous aller?
Je ferai de l'argent, ou celui de mon pere,
Quoiqu'il puisse arriver, nous tirera d'affaire.

HECTOR.

Que peut dire Angélique alors qu'elle apprendra
Que de son cher portrait?...

VALERE.

Eh! qui le lui dira;

Dans une heure au plus tard nous irons le reprendre.

HECTOR.

Dans une heure ?

VALERE.

Oui vraiment.

HECTOR.

Je commence à me rendre.

VALERE.

Je me mettrois en gage en mon besoin urgent.

HECTOR, *le considérant.*

Sur cette nippe-là vous auriez peu d'argent.

VALERE.

On ne perd pas toujours ; je gagnerai sans doute.

HECTOR.

Votre raisonnement met le mien en déroute.
Je sai que ce micmac ne vaut rien dans le fond.

VALERE.

Je m'en tirerai bien, Hector, je t'en répond.
Peut-on sur ce bijou sans trop de complaisance...

Mde. LA RESSOURCE.

Oui, je puis maintenant prêter en conscience,
Je vois des diamans qui répondent du prêt,
Et qui peuvent porter un modeste intérêt.
Voilà les mille écus comptés dans cette bourse.

VALERE.

Je vous suis obligé, Madame la Ressource ;
Au moins ne manquez pas de revenir tantôt,
Je prétends retirer mon portrait au plutôt.

Mde. LA RESSOURCE.

Volontiers ; nous aimons à changer de la sorte,
Plus notre argent fatigue, & plus il nous rapporte.
Adieu, Messieurs, je suis toute à vous à ce prix.

Elle sort.

HECTOR.

Adieu, Juif, le plus Juif qui soit dans tout Paris.
Vous faites là, Monsieur une action inique.

VALERE.

Aux maux désespérés il faut de l'émétique,
Et cet argent offert par les mains de l'amour,
Me dit que la fortune est pour moi dans ce jour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

NERINE, DORANTE.

DORANTE.

Quel est donc le sujet pourquoi ton cœur soupire !

NERINE.

Nous n'avons pas, Monsieur, tous deux sujet de rire.

DORANTE.

Dis-moi donc, si tu veux, le sujet de tes pleurs?

NERINE.

Il faut aller, Monsieur, chercher fortune ailleurs.

DORANTE.

Chercher fortune ailleurs? As-tu fait quelque piece
Qui t'auroit fait si-tôt chasser de ta Maîtresse?

NERINE, *pleurant plus fort.*

Non, c'est de votre sort dont j'ai compassion,
Et c'est à vous d'aller chercher condition.

DORANTE.

Que dis-tu?

NERINE.

Qu'Angélique est une ame légere;
Et s'est mieux que jamais rengagée à Valere.

DORANTE.

Quoique pour mon amour ce coup soit assommant,
Je ne suis point surpris d'un pareil changement,
Je sais que cet amant toute entiere l'occupe,
De ses ardeurs pour moi je ne suis point la dupe,
Et lorsque de ses feux je sens quelque retour,
Je dois tout au dépit, & rien à son amour.
Je ne veux point, Nérine, éclater en injures.
Ni rappeller ici ses sermens, ses parjures,
Ainsi que mon amour je calme mon courroux.

NERINE.

Si vous saviez, Monsieur, ce que j'ai fait pour vous?

DORANTE.

Tiens, reçois cette bague: & dis à ta Maîtresse,
Que malgré ses dédains elle aura ma tendresse,
Et que la voir heureuse est mon plus grand bonheur.

NERINE, *prenant la bague en pleurant.*

Ah! ah! je n'en puis plus, vous me fendez le cœur.

SCENE II.

GERONTE, HECTOR, DORANTE, NERINE.

HECTOR.

OUi, Monsieur, Angélique épousera Valere,
Ils ont signé la paix. GERONTE.

Tant mieux. Bon jour, mon frere;
Qu'est-ce? hé bien! qu'avez-vous? vous-êtes tout changé?
Allons gai; vous a-t-on donné votre congé?

DORANTE.

Vous êtes bien instruit des chagrins qu'on me donne.
On ne me verra point violenter personne;
Et quand je perds un cœur qui cherche à s'éloigner.
Mon frere, je prétends moins perdre que gagner.

GERONTE.

GERONTE.

Voilà des sentimens d'un héros de Cassandre.
Entre nous vous aviez fort grand tort de prétendre
Que sur votre neveu vous puissiez l'emporter.

DORANTE.

Non, je ne fus jamais jusques-là me flatter :
La jeunesse toujours eut des droits sur les belles,
L'amour est un enfant qui badine avec elles ;
Et quand, à certain âge, on veut se faire aimer,
C'est un soin indiscret qu'on devroit réprimer.

GERONTE.

Je suis en vérité ravi de vous entendre,
Et vous prenez la chose ainsi qu'il la faut prendre.

NERINE.

Si l'on m'en avoit crû tout n'en iroit que mieux.

DORANTE.

Ma présence est assez inutile en ces lieux,
Je vais de mon amour tâcher de me défaire. *Il sort.*

GERONTE.

Allez, consolez-vous c'est fort bien fait, mon frere,
Adieu. Le pauvre enfant ! son sort me fait pitié.

NERINE, *s'en allant.*

J'en ai le cœur saisi. HECTOR.

Moi j'en pleure à moitié.
Le pauvre homme !

SCENE III.

GERONTE, HECTOR.

HECTOR, *tirant un papier roulé avec plusieurs autres papiers.*

VOilà, Monsieur, un petit rôle
Des dettes de mon Maître. Il vous tient sa parole,
Comme vous le voyez, & croit qu'en tout ceci,
Vous voudrez bien, Monsieur, tenir la vôtre aussi.

GERONTE.

Ça voyons, expédie au plutôt ton affaire.

HECTOR.

J'aurai fait en deux mots. L'honnête homme de pere !
Ah ! qu'à notre secours à propos vous venez !
Encore un jour plus tard, nous étions ruinés.

GERONTE.

Je le crois.

HECTOR.

N'allez pas sur les points vous débattre ;
Foi d'honnête garçon, je n'en puis rien rabattre.
Les choses sont, Monsieur, tout au plus juste prix :
De plus je vous promets que je n'ai rien omis.

GERONTE.

Finis donc.

HECTOR.

Il faut bien se mettre sur ses gardes.
Mémoire juste & bref de nos dettes criardes,
Que Mathurin Géronte auroit tantôt promis,
Et promet maintenant de payer pour son fils.

GERONTE.

Que je les paye ou non, ce n'est pas ton affaire;
Lis toujours.

HECTOR.

C'est, Monsieur, ce que je m'en vais faire.
Item, doit à Richard cinq cens livres dix sols,
Pour gages de cinq ans, frais, mises, loyaux coûts.

GERONTE.

Quel est ce Richard?

HECTOR.

Moi, fort à votre service.
Ce nom n'étant point fait du tout à la propice
D'un Valet de joueur, mon Maître, de nouveau,
M'a mis celui d'Hector, du valet de carreau.

GERONTE.

Le beau nom! Il devoit appeller Angélique
Pallas, du nom connu de la Dame de pique.

HECTOR.

Secondement, il doit à Jérémie Aaron,
Usurier de métier, Juif de religion.

GERONTE.

Tout beau, n'embrouillons point s'il vous plaît, les affaires;
Je ne veux point payer les dettes usuraires.

HECTOR.

Hé bien, soit. *Plus, il doit à maints particuliers,*
Ou quidams, dons les noms, qualités & métiers
Sont déduits plus au long avec les parties,
Et assignations dont je tiens les copies,
Dont tous lesdits quidams, ou du moins peu s'en faut,
Ont obtenu déjà sentence par défaut,
La somme de dix mille une livre une obole,
Pour l'avoir sans relâche, un an sur sa parole,
Habillé, voituré, coëffé, chaussé, ganté,
Alimenté, rasé, désaltéré, porté.

GERONTE.

Désaltéré, porté, que le Diable t'emporte,
Et ton maudit mémoire écrit de telle sorte.

HECTOR.

Si vous ne m'en croyez, demain pour vous trouver
J'envoyerai les Quidams tous à votre lever.

GERONTE.

La belle Cour!

HECTOR.

De plus, à Margot de la Plante,
Perſonne de ſes droits uſante & jouiſſante,
Eſt dû loyalement deux cens cinquante écus,
Pour ſes appointemens de deux quartiers échus.

GERONTE.

Quelle eſt cette Margot ?

HECTOR.

Monſieur... c'eſt une fille...
Chez laquelle mon maître... Elle eſt vraiment gentille.

GERONTE.

Deux cens cinquante écus ?

HECTOR.

Ce n'eſt ma foi pas cher,
Demandez ; c'eſt, Monſieur, un prix fait en hyver.

GERONTE.

Et tu prétens, bourreau...

HECTOR, *tournant le rôle.*

Monſieur, point d'invectives :
Voici le contenu de nos dettes actives :
Et vous allez bien voir que le compte ſuivant,
Payé fidelement, ſe monte à preſqu'autant.

GERONTE.

Voyons. HECTOR.

Premiérement, Iſaac de la Serre:
Il eſt connu de vous. GERONTE.

Et de toute la terre ;
C'eſt ce Négociant, ce banquier ſi fameux.

HECTOR.

Nous ne vous donnons pas de ces effets verreux.
Cela ſent comme beaume : Or donc ce de la Serre,
Si bien connu de vous & de toute la terre,
Ne nous doit rien. GERONTE.

Comment ?

HECTOR.

Mais un de ſes parens ;
Mort aux champs de Plutus, nous doit dix mille francs.

GERONTE.

Voilà certainement un effet fort bizarre.

HECTOR.

Oh s'il n'étoit pas mort, c'étoit de l'or en barre.
Plus, à mon maître eſt dû du Chevalier Fijac,
Les droits hypothéqués ſur un tour de triſtrac.

GERONTE.

Que dis-tu ? HECTOR.

La partie eſt de deux cens piſtoles,
C'eſt une dupe, il fait en un tour vingt écoles.
Il ne faut plus qu'un coup.

GERONTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, Maraut, le voilà;
Pour m'offrir un mémoire égal à celui-là.
Va porter cet argent à celui qui t'envoie.

HECTOR.

Il ne voudra jamais prendre cette monnoie.

GERONTE.

Impertinent, maraut, va, je t'apprendrai bien;
Avec ton Trictrac... HECTOR.
Il a dix trous à rien.

SCENE IV.

HECTOR, *seul.*

SA main est à frapper, non à donner légere.
Et mon maître a bien fait de faire ailleurs affaire;
Mais le voici qui vient pouſſé d'un heureux vent,
Il a les yeux sereins & l'accueil avenant.

SCENE V.

VALERE, HECTOR.

(*Valere entre, en comptant beaucoup d'argent dans son chapeau.*)

HECTOR.

PAr votre ordre, Monsieur, j'ai vu monsieur Géronte:
Qui de notre mémoire a fait fort peu de compte.
Sa monnoie est frappée avec un vilain coin,
Et de pareil argent nous n'avons pas besoin.
J'ai vu chemin faisant aussi Monsieur Dorante,
Morbleu qu'il est fâché!

VALERE, *comptant toujours.*

Mille deux cens cinquante.

HECTOR.

La flotte est arrivée avec les galions,
Cela va diablement hausser nos actions.
J'ai vu pareillement, par votre ordre, Angélique;
Elle m'a dit...

VALERE, *frappant du pied.*

Morbleu! ce dernier coup me pique.
Sans le cruel revers de deux coups inouis,
J'aurois encor gagné plus de deux cens louis.

HECTOR.

Cette fille, Monsieur, de votre amour est folle.

VALERE, *à part.*

Damon m'en doit encor deux cens sur sa parole.

HECTOR, *le tirant par la manche.*

Monsieur, écoutez-moi; calmez un peu vos sens,
Je parle d'Angélique, & depuis fort long-tems.

VALERE.

Ah, d'Angélique ! hé bien, comment ſuis je avec elle ;

HECTOR.

On n'y peut être mieux ; ah ! Monſieur, qu'elle eſt belle,
Et que j'ai du plaiſir à vous voir racroché !

VALERE.

A te dire le vrai, je n'en ſuis pas fâché.

HECTOR.

Comment ! quelle froideur s'empare de votre ame ?
Quelle glace ! tantôt vous étiez tout de flamme.
Ai-je tort quand je dis que l'argent de retour,
Vous fait faire toujours banqueroute à l'amour ?
Vous vous ſentez en fonds, *ergo*, plus de maîtreſſe.

VALERE.

Ah ! juge mieux, Hector, de l'amour qui me preſſe :
J'aime autant que jamais, mais ſur ma paſſion
J'ai fait en te quittant quelque réflexion ;
Je ne ſuis point du tout né pour le mariage,
Des parens, des enfans, une femme, un ménage,
Tout cela me fait peur ! j'aime la liberté.

HECTOR.

Et le libertinage.

VALERE.

Hector, en vérité,
Il n'eſt point dans le monde un état plus aimable
Que celui d'un Joueur, ſa vie eſt agréable,
Ses jours ſont enchaînés par des plaiſirs nouveaux,
Comédie ; Opéra, bonne chere, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie & l'abondance ;
On voit régner ſur lui l'air de magnificence,
Tabatieres, bijoux, ſa poche eſt un tréſor,
Sous ſes heureuſes mains le cuivre devient or.

HECTOR.

Et l'or devient à rien.

VALERE.

Chaque jour mille belles
Lui font la cour par lettre & l'invitent chez elles,
La porte à ſon aſpect s'ouvre à deux grands battans,
Là vous trouvez toujours des gens divertiſſans,
Des femmes qui jamais n'ont pu fermer la bouche,
Et qui ſur le prochain vous tirent à cartouche ;
Des oiſifs de métier, & qui toujours ſur eux
Portent de tout Paris le lardon ſcandaleux,
Des Lucreces du tems, là, de ces filles veuves,
Qui veulent impoſer & ſe donner pour neuves,
De vieux Seigneurs toujours prêts à vous cajoler,
Des plaiſans qui font rire avant que de parler.
Plus agréablement peut-on paſſer la vie ?

HECTOR.

D'accord, mais quand on perd, tout cela vous ennuie.

VALERE.

Le jeu raſſemble tout, il unit à la fois
Le turbulent Marquis, le paiſible bourgeois,
La femme du Banquier dorée & triomphante
Coupe orgueilleuſement la Ducheſſe indigente.
Là, ſans diſtinction, on voit aller de pair
Le Laquais d'un Commis avec un Duc & Pair
Et quoiqu'un ſort jaloux nous ait fait d'injuſtices,
De ſa naiſſance ainſi l'on venge les caprices.

HECTOR.

A ce qu'on peut juger de ce diſcours charmant,
Vous voilà donc en grace avec l'argent comptant,
Tant mieux; pour ſe conduire en bonne politique,
Il faudroit retirer le portrait d'Angélique,

VALERE.

Nous verrons.

HECTOR.

Vous ſavez...

VALERE.

Je dois jouer tantôt.

HECTOR.

Tirez-en mille écus.

VALERE.

Oh! non, c'eſt un dépôt.

HECTOR.

Pour mettre quelque choſe à l'abri des orages,
S'il vous plaiſoit du moins de me payer mes gages.

VALERE.

Quoi! je te dois?...

HECTOR.

Depuis que je ſuis avec vous?
Je n'ai pas en cinq ans encore reçu cinq ſols.

VALERE.

Mon pere te payera, l'article eſt au mémoire.

HECTOR.

Votre pere! Ah! Monſieur, c'eſt une mer à boire,
Son argent n'a point cours; quoiqu'il ſoit bien de poids.

VALERE.

Va, j'examinerai ton compte une autre fois.
J'entends venir quelqu'un.

HECTOR.

Je vois votre Selliere,
Elle a flairé l'argent.

VALERE, *mettant promptement ſon argent dans ſa poche.*

Il faut nous en défaire.

HECTOR.

Et Monſieur Galonier, votre honnête Tailleur.

SCENE VI.

Mde. ADAM, M. GALONIER, VALERE, HECTOR.

VALERE.

Quel contre-tems ! Je suis votre humble serviteur :
Bon jour, Madame Adam, quelle joie est la mienne !
Vous voir ! c'est du plus loin, parbleu, qu'il me souvienne.

Mde. ADAM.

Je viens pourtant ici souvent faire ma cour ?
Mais vous jouez la nuit, & vous dormez le jour.

VALERE.

C'est pour cette Caleche à velours à ramage ?

Mde. ADAM.

Oui, s'il vous plaît.

VALERE.

Je suis fort content de l'ouvrage,
Il faut vous la payer... Songe par quel moyen
Tu pourras me tirer de ce triste entretien.
Vous, Monsieur Galonier, quel sujet vous amene ;

M. GALONIER.

Je viens vous demander...

HECTOR.

Vous prenez trop de peine.

M. GALONIER.

Vous...

HECTOR.

Vous faites toujours mes habits trop étroits.

M. GALONIER.

Si...

HECTOR.

Ma culotte s'use en deux ou trois endroits.

M. GALONIER.

Je...

HECTOR.

Vous cousez si mal.

Mde. ADAM.

Nous marions ma fille.

VALERE.

Quoi ! vous la mariez ? Elle est vive & gentille,
Et son époux futur doit en être content.

Mde. ADAM.

Nous aurions grand besoin d'un peu d'argent comptant.

VALERE.

Je veux, Madame Adam, mourir à votre vue,
Si j'ai... Mde. ADAM.
Depuis long-tems cette somme m'en due.

VALERE.

Que je sois un maraut, déshonoré cent fois,
Si l'on m'a vu toucher un sou depuis six mois.

HECTOR.

Oui, nous avons tous deux, par pitié profonde;
Fait vœu de pauvreté, nous renonçons au monde.

M. GALONIER.

Que votre cœur pour moi se laisse un peu toucher,
Notre femme est, Monsieur, sur le point d'accoucher;
Donnez-moi cent écus sur & tant moins de dettes.

HECTOR.

Et de quoi diable aussi, du métier dont vous êtes,
Vous aviſez-vous là de faire des enfans?
Faites-moi des habits.

M. GALONIER.

Seulement deux cens francs.

VALERE.

Et mais... si j'en avois... comptez que dans la vie,
Personne de payer n'eut jamais tant d'envie.
Demandez... HECTOR.
S'il avoit quelques deniers comptants,
Ne me payroit-il pas mes gages de cinq ans?
Votre dette n'est pas meilleure que la mienne.

Mde. ADAM.

Mais quand faudra-t-il donc, Monsieur que je revienne?

VALERE.

Mais quand il vous plaira. Dès demain, que fait-on?

HECTOR.

Je vous avertirai quand il y fera bon.

M. GALONIER.

Pour moi, je ne sors point d'ici qu'on ne m'en chasse.

HECTOR.

Non, je ne vis jamais d'animal si tenace.

VALERE.

Ecoutez, je vous dis un secret qui, je croi,
Vous plaira dans la suite autant & plus qu'à moi;
Je vais me marier tout-à-fait, & mon pere,
Avec mes créanciers doit me tirer d'affaire.

HECTOR.

Pour le coup.... Mde. ADAM.
Il me faut de l'argent cependant.

HECTOR.

Cette raison vaut mieux que de l'argent comptant;
Montrez-nous les talons.

M. GALONIER.

Monsieur ce mariage
Se fera-t-il bientôt?

HECTOR.

Tout au plutôt. J'enrage.

Mde. ADAM.

Sera-ce dans ce jour?

HECTOR.

HECTOR.

Nous l'espérons, adieu;
Sortez, nous attendons la future en ce lieu,
Si l'on vous trouve ici, vous gâterez l'affaire.

Mde. ADAM.

Vous me promettez donc!

HECTOR.

Allez, laissez-moi faire.

Mde. ADAM & M. GALONIER, *ensemble.*

Mais, Monsieur.

HECTOR, *les mettant dehors.*

Que de bruit! oh, parbleu, détalez.

SCENE VII.

VALERE, HECTOR.

HECTOR, *riant.*

VOilà des créanciers assez bien régalés.
Vous devriez pourtant, en fonds, comme vous êtes...

VALERE.

Rien ne porte malheur comme payer ses dettes.

HECTOR.

Ah! je ne dois donc plus m'étonner désormais,
Si tant d'honnêtes gens ne les payent jamais.
Mais voici le Marquis, ce héros de tendresse.

VALERE.

C'est-là le soupirant?...

HECTOR.

Oui, de notre Comtesse.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS. LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QUe, ma chaise se tienne à deux cens pas d'ici;
Et vous, mes trois laquais, éloignez-vous aussi.
Je suis *Incognito.*

HECTOR.

Que prétend-il donc faire?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas vous, Monsieur, qui vous nommez Valere.

VALERE.

Oui, Monsieur, c'est ainsi qu'on m'a toujours nommé.

LE MARQUIS.

Jusques au fond du cœur, j'en suis, parbleu, charmé.
Faites que ce valet à l'écart se retire.

VALERE.

Va-t-en

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Va-t-en, faut-il te le redire?

SCENE IX.

LE MARQUIS, VALERE.

LE MARQUIS.

Savez-vous qui je suis ?

VALERE.

Je n'ai pas cet honneur.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage, allons, Marquis, montre de la vigueur,
Il craint. Je suis pourtant fort connu dans la ville ;
Et si vous l'ignorez, sachez que je fusile
Avec Ducs, Archiducs, Princes, Seigneurs, Marquis,
Et tout ce que la Cour offre de plus exquis ;
Petit maître de robe à courte & longue queue,
J'évente les beautés, & leur plais d'une lieue,
Je m'érige aux repas en maître Archiriclin,
Je suis le Chansonnier & l'ame du festin :
Je suis parfait en tout ; ma valeur est connue ;
Je ne me bas jamais, qu'aussi-tôt je ne tue ;
De cent jolis combats je me suis démêlé ;
J'ai la botte trompeuse, & le jeu très-brouillé :
Mes ayeux sont connus, ma race est ancienne ;
Mon trisayeul étoit Vice-Baillif du Maine.
J'ai le vol du chapon, ainsi dès le berceau,
Vous voyez que je suis Gentilhomme Manceau.

VALERE.

On le voit à votre air.

LE MARQUIS.

J'ai sur certaine femme
Jetté sans y songer quelque amoureuse flamme.
J'ai trouvé la matiere assez seche de soi :
Mais la belle est tombée amoureuse de moi.
Vous le croyez sans peine ; on est fait d'un modele
A prétendre hypotheque à fort bon droit sur elle ;
Et vouloir faire obstacle à de telles amours,
C'est prétendre arrêter un torrent dans son cours.

VALERE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'on fût si téméraire.

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant que vous le voulez faire.

VALERE.

Moi.

LE MARQUIS.

Que sans respecter ni rang, ni qualité,
Vous nourrissez dans l'ame une velléité
De me barrer son cœur.

VALERE.

C'est pure médisance,

Je sai ce qu'entre nous le sort mit de distance.

LE MARQUIS, *bas.*

Il tremble. Savez-vous, Monsieur du Lansquenet,
Que j'ai de quoi rabattre ici votre caquet.

VALERE.

Je le sai.

LE MARQUIS.

Vous croyez, en votre humeur caustique,
En agir avec moi comme avec l'as de pique ?

VALERE.

Moi, Monsieur ?

LE MARQUIS, *bas.*

Il me craint. *haut.* Vous faites le plongeon;
Petit noble à nasarde, enté sur sauvageon.

Valere enfonce son chapeau.

Je crois qu'il a du cœur. Je retiens ma colere;
Mais... VALERE, *mettant la main sur son épée.*
Vous le voulez donc ? Il faut vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Bon, bon, je ris.

VALERE.

Vos ris ne sont point de mon goût,
Et vos airs insolens ne plaisent point du tout.
Vous êtes un faquin.

LE MARQUIS.

Cela vous plaît à dire.

VALERE.

Un fat, un malheureux.

LE MARQUIS.

Monsieur, vous voulez rire.

VALERE, *mettant l'épée à la main.*

Il faut voir sur le champ si les Vice-Baillifs.
Sont si francs de collier que vous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Mais faut-il nous brouiller pour un sot point de gloire ?

VALERE.

Oh ! le vin est tiré ! Monsieur, il le faut boire.

LE MARQUIS, *criant.*

Ah, ah ! je suis blessé.

SCENE X.

HECTOR, VALERE, LE MARQUIS.

HECTOR.

Quels desseins emportés ?

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main.*

Ah ! c'est trop endurer.

HECTOR.

Ah ! Monsieur, arrêtez.

LE MARQUIS.

Laisse-moi donc.

HECTOR.

Tout beau.

VALERE.

Cesse de le contraindre ;
Va, c'est un malheureux qui n'est pas bien à craindre.

HECTOR.

Quel sujet ?...

LE MARQUIS, *fiérement.*

Votre maître a certains petits airs
Doucement. Et prend mal à propos les choses de travers.
On vient civilement pour s'éclaircir d'un doute,
Et Monsieur prend la chevre ; il met tout en déroute,
Fait le petit mutin : oh ! cela n'est pas bien.

HECTOR.

Mais encor, quel sujet ?

LE MARQUIS.

Quel sujet ! moins que rien ;
L'amour de la Comtesse auprès de lui m'appelle.

HECTOR.

Ah ! diable ! c'est avoir une vieille querelle.
Quoi ! vous osez, Monsieur, d'un cœur ambitieux,
Sur notre patrimoine ainsi jetter les yeux ?
Attaquer la Comtesse, & nous le dire encore ?

LE MARQUIS.

Bon ! je ne l'aime pas, c'est elle qui m'adore.

VALERE.

Oh ! vous pouvez l'aimer autant qu'il vous plaira ;
C'est un bien que jamais on ne vous enviera.
Vous êtes en effet un amant digne d'elle ;
Je vous cede les droits que j'ai sur cette belle.

HECTOR.

Oui : les droits sur le cœur, mais sur la bourse, non.

LE MARQUIS.

Je le savois bien, moi, que j'en aurois raison ;
Et voila comme il faut se tirer d'une affaire.

HECTOR.

N'auriez-vous pas besoin d'un peu d'eau vulnéraire ?

LE MARQUIS.

Je suis ravi de voir que vous ayez du cœur,
Et que le tout se soit passé dans la douceur.
Serviteur, vous & moi, nous en valons deux autres ;
Je suis de vos amis.

VALERE.

Je ne suis pas des vôtres.

SCENE XI.

VALERE, HECTOR.

VALERE,

VOilà donc ce Marquis, cet homme dangereux?

HECTOR.

Oui, Monsieur, le voilà.

VALERE.

C'est un grand malheureux!
Je crains que mes joueurs ne soient sortis du gîte;
Ils ont trop attendu, j'y retourne au plus vîte.
J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment,
Et je dois aujourd'hui gagner assurément.

HECTOR.

Votre cœur est, Monsieur, toujours insatiable;
Ces inspirations viennent souvent du diable;
Je vous en avertis; c'est un futé matois.

VALERE.

Elles m'ont réussi déjà plus d'une fois.

HECTOR.

Tant va la cruche à l'eau...

VALERE.

Paix: tu veux contredire;
A mon âge crois-tu m'apprendre à me conduire?

HECTOR.

Vous ne me parlez point, Monsieur, de votre amour?

VALERE.

Non.

HECTOR.

Il m'en parlera peut-être à son retour.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

EN vain vous m'opposez une indigne tendresse,
Je n'ai vu de mes jours avoir tant de molesse,
Je ne puis sur ce point m'accorder avec vous,
Valere n'est point fait pour être votre époux;
Il ressent pour le jeu des fureurs nompareilles,
Et cet homme perdra quelque jour ses oreilles.

ANGELIQUE.

Le tems le guérira de cet aveuglement.

NERINE.

Le tems augmente encor un tel attachement.

ANGELIQUE.

Ne combats plus, Nérine, une ardeur qui m'enchante;
Tu prendrois pour l'eteindre une peine impuiſſante;
Il eſt des nœuds formés ſous des aſtres malins:
Qu'on chérit malgré ſoi; je cede à mes deſtins:
La raiſon, les conſeils ne peuvent m'en diſtraire:
Je vois le bon parti, mais je prends le contraire.

NERINE.

Hé bien, Madame, ſoit, contentez votre ardeur,
J'y conſens, acceptez pour époux un joueur,
Qui pour porter au jeu ſon tribut volontaire,
Vous laiſſera manquer même du néceſſaire;
Toujours triſte ou fougueux, peſtant contre le jeu,
Ou d'avoir perdu trop, ou bien gagné trop peu,
Quel charme! qu'un époux, qui flattant ſa manie,
Fait vingt mauvais marchés tous les jours de ſa vie,
Prend pour argent comptant d'un uſurier fripon,
Des ſignes, des pavés, un chantier, du charbon;
Qu'on voit à chaque inſtant prêt à faire querelle
Aux bijoux de ſa femme, ou bien à ſa vaiſſelle;
Qui va, revient, retourne, & s'uſe à voyager,
Chez l'uſurier, bien plus qu'à donner à manger:
Quand après quelque tems, d'intérêt ſurchargée,
Il la laiſſe où d'abord elle fut engagée,
Et prend pour remplacer ſes meubles écartés,
Des diamans du Temple, & des plats argentés;
Tant que dans ſa fureur n'ayant plus rien à vendre,
Empruntant tous les jours, & ne pouvant plus rendre,
Sa femme ſigne enfin & voit en moins d'un an,
Ses terres en décret, & ſon lit à l'encan.

ANGELIQUE.

Je ne veux point ici m'affliger par avance,
L'événément ſouvent confond la prévoyance:
Il quittera le jeu. NERINE.
Quiconque aime, aimera;
Et quiconque a joué, toujours joue, & jouera.
Quelque docteur l'a dit, ce n'eſt point menterie;
Et ſi vous le voulez, contre vous je parie
Tout ce que je poſſede, & mes gages d'un an,
Qu'à l'heure que je parle, il eſt dans un brelan.
Nous le ſaurons d'Hector qu'ici je vois paroître.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. HECTOR.

ANGELIQUE.

Te voilà bien ſoufflant: En quels lieux eſt ton Maître?

HECTOR, *embarraſſé.*

En quelque lieu qu'il ſoit: je réponds de ſon cœur.

Il ſent toujours pour vous la plus ſincere ardeur.

NERINE.

Ce n'eſt point là, maraut, ce que l'on te demande.

HECTOR, *voulant s'échapper.*

Maraut? Je vois qu'ici je ſuis de contrebande.

NERINE.

Non, demeure un moment.

HECTOR.

Le tems me preſſe, adieu.

NERINE.

Tout doux : n'eſt-il pas vrai qu'il eſt en quelque lieu,
Où courant le haſard...

HECTOR.

Parlez-mieux, je vous prie,
Mon Maître n'a hanté de tels lieux de ſa vie.

ANGELIQUE.

Tiens, voilà dix louis : Ne me mens pas; dis-moi
S'il n'eſt pas vrai qu'il joue à préſent?

HECTOR.

Oh! ma foi,
Il eſt bien revenu de cette folle rage :
Et n'aura pas de goût pour le jeu davantage.

ANGELIQUE

Avec tes faux ſoupçons, Nérine, hé bien, tu vois?

HECTOR.

Il s'en donne aujourd'hui pour la derniere fois.

ANGELIQUE.

Il joueroit donc!

HECTOR.

Il joue, à dire vrai, Madame;
Mais ce n'eſt proprement que par nobleſſe d'ame;
On voit qu'il ſe défait de ſon argent exprès,
Pour n'être plus touché que de vos ſeuls attraits.

NERINE.

Hé bien, ai-je raiſon?

HECTOR.

Son mauvais ſort, vous dis-je;
Mieux que tous vos diſcours, aujourd'hui le corrige.

ANGELIQUE.

Quoi?...

HECTOR.

N'admirez-vous pas cette fidélité?
Perdre exprès ſon argent pour n'être plus tenté!
Il ſait que l'homme eſt foible; il ſe met en défenſe.
Pour moi, je ſuis charmé de ce trait de prudence.

ANGELIQUE.

Quoi! ton Maître joueroit, au mépris d'un ſerment...

HECTOR.

C'eſt la derniere fois, Madame, abſolument,

On le peut voir encor sur le champ de bataille ;
Il frappe à droite, à gauche, & d'estoc & de taille ;
Il se défend, Madame, encor comme un Lion.
Je l'ai vu dans l'effort de la convulsion,
Maudissant les hasards d'un combat trop funeste,
De sa bourse expirante il ramassoit le reste,
Et paroissant encor plus grand dans son malheur,
Il vendoit cher son sang & sa vie au vainqueur.

ANGELIQUE.

Pourquoi l'as-tu quitté dans cette décadence ?

HECTOR.

Comme un Aide-de-Camp, je viens en diligence
Appeller du secours, il faut faire approcher
Notre corps de réserve, & je m'en vais chercher
Deux cens louis qu'il a laissés dans sa cassette.

NERINE.

Hé bien, Madame, hé bien, êtes-vous satisfaite ?

HECTOR.

Les partis sont aux mains, à deux pas on se bat,
Et les momens sont chers en ce jour de combat.
Nous allons nous servir de nos armes dernieres,
Et des troupes, qu'au jeu, l'on nomme auxiliaires. *Il sort.*

SCENE III.

ANGELIQUE, NERINE.

NERINE.

VOus l'entendez, Madame, après cette action,
Pour Valere armez-vous de belle passion !
Cédez à votre étoile, épousez-le. J'enrage,
Lorsque j'entends tenir ce discours, à votre âge ;
Mais Dorante qui vient...

ANGELIQUE.

Ah ! sortons de ces lieux ;
Je ne puis me résoudre à paroître à ses yeux. *Elle s'en va.*

SCENE IV.

NERINE, DORANTE.

DORANTE.

HÉ quoi ! vous me fuyez ? daignez au moins m'apprendre.
Et toi, Nérine, aussi, tu ne veux pas m'entendre ?
Veux-tu de ta Maîtresse imiter la rigueur ?

NERINE.

Non, Monsieur, je vous sers toujours avec vigueur ;
Laissez-moi faire. *Elle sort.*

DORANTE.

O Ciel ! ce trait me désespere ;
Je veux approfondir un si cruel mystere. SCENE

SCENE V.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

OU courez-vous, Dorante ?

DORANTE.

O contre-tems fâcheux !
Cherchons à l'éviter.

LA COMTESSE.

Demeurez en ces lieux,
J'ai deux mots à vous dire, & votre ame contente...
Mais, non, retirez-vous, un homme m'épouvante ;
L'ombre d'un tête-à-tête, & dedans, & dehors,
Me fait, même en été, frissonner tout le corps.

DORANTE.

J'obéis...

LA COMTESSE.

Revenez. Quelque espoir qui vous guide,
Le respect à l'amour saura servir de bride,
N'est-il pas vrai. DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En ce tems, les amans
Près du sexe d'abord sont si gesticulans...
Quoiqu'on soit vertueuse, il faut telle paroître,
Et cela quelquefois coûte bien plus qu'à l'être.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

En vérité, j'ai le cœur douloureux
Qu'Angélique si mal reconnoisse vos feux ;
Et, si je n'avois pas une vertu sévere,
Qui me fait renfermer dans un veuvage austere,
Je pourrois bien... Mais, non, je ne puis vous ouir,
Si vous continuez, je vais m'évanouir.

DORANTE.

Madame...

LA COMTESSE.

Vos discours, votre air soumis & tendre,
Ne feront que m'aigrir, au lieu de me surprendre ;
Banniſſons la tendresse, il faut la supprimer ;
Je ne puis, en un mot, me résoudre d'aimer.

DORANTE.

Madame, en vérité, je n'en ai nulle envie ;
Et veux bien, avec vous, n'en parler de ma vie.

LA COMTESSE.

Voilà, je vous l'avoue, un fort sot compliment.

Me trouvez-vous, Monsieur, femme à manquer d'amant?
J'ai mille adorateurs qui briguent ma conquête,
Et leur encens trop fort me fait mal à la tête.
Ah! vous le prenez-là sur un fort joli ton,
En vérité. DORANTE.
Madame. LA COMTESSE.
Et je vous trouve bon.
DORANTE.
Le respect... LA COMTESSE.
Le respect est-là mal en sa place,
Et l'on ne me dit point pareille chose en face.
Si tous mes soupirans pouvoient me négliger,
Je ne vous prendrois pas pour m'en dédommager.
Du respect! du respect! ah le plaisant visage!
DORANTE.
J'ai cru que vous pouviez l'inspirer à votre âge;
Mais Monsieur le Marquis qui paroît en ces lieux,
Ne sera pas peut-être aussi respectueux.
LA COMTESSE.
Je suis au désespoir: je n'ai vu de ma vie
Tant de relâchement dans la galanterie.
Le Marquis vient, il faut m'assurer un parti,
Et je ne prétens pas avoir le démenti.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.
A Mon bonheur enfin, Madame, tout conspire,
Vous êtes toute à moi.
LA COMTESSE.
Que voulez vous donc dire,
Marquis? LE MARQUIS.
Que mon amour n'a plus de concurrent;
Que je suis & serai votre seul conquérant;
Que si vous ne battez au plutôt la chamade,
Il faudra vous résoudre à souffrir l'escalade.
LA COMTESSE.
Moi, que l'on m'escalade!
LE MARQUIS.
Entre nous, sans façon,
A Valere de près j'ai serré le bouton:
Il m'a cédé les droits qu'il avoit sur votre ame.
LA COMTESSE.
Hé, le petit poltron!
LE MARQUIS.
Oh! parsambleu, Madame,
Il seroit un Achille, un Pompée, un César,
Je vous le conduirois poings liés à mon char.

Il ne faut point avoir de molleſſe en ſa vie.
Je ſuis vert. LA COMTESSE.
Dans le fond, j'en ai l'ame ravie.
Vous ne connoiſſez pas, Marquis tout votre mal,
Vous avez à combattre encor plus d'un rival.
LE MARQUIS.
Le don de votre cœur couvre un peu trop de gloire,
Pour n'être que le prix d'une ſeule victoire,
Vous n'avez qu'à nommer...
LA COMTESSE.
Non, non, je ne veux pas
Vous expoſer ſans ceſſe à de nouveaux combats.
LE MARQUIS.
Eſt-ce ce Financier de nobleſſe mineure,
Qui s'eſt fait depuis peu Gentilhomme en une heure ?
Qui bâtit un palais, ſur lequel on a mis
Dans un grand marbre noir, en or, *l'Hôtel Damis*,
Lui qui voyoit jadis imprimé ſur ſa porte,
Bureau du pied fourchu, chair ſalée & chair morte ?
Qui dans mille portraits expoſe ſes ayeux,
Son pere, ſon grand-pere, & les place en tous lieux,
En ſa maiſon de ville, en celle de campagne,
Les fait venir tout droit des Comtes de Champagne,
Et de ceux de Poitou : d'autant que pour certain,
L'un s'appelloit Champagne, & l'autre Poitevin.
LA COMTESSE.
A vos tranſports jaloux un autre ſe dérobe.
LE MARQUIS.
C'eſt donc ce Sénateur, cet Adonis de robe,
Ce Docteur en ſoupers, qui ſe tait au Palais,
Et fait ſur des ragoûts prononcer des arrêts :
Qui juge ſans appel ſur un vin de Champagne,
S'il eſt de Rheims, du Clos, ou bien de la Montagne.
Qui de livres de Droit, toujours débarraſſé,
Porte cuiſine en poche, & poivre concaſſé ?
LA COMTESSE.
Non, Marquis, c'eſt Dorante, & j'ai ſu m'en défaire.
LE MARQUIS.
Quoi, Dorante ! cet homme à maintien débonnaire,
Ce croquant qu'à l'inſtant je viens de voir ſortir ?
LA COMTESSE.
C'eſt lui-même. LE MARQUIS.
Eh parbleu, vous deviez m'avertir,
Nous nous ſerions parlé ſans ſortir de la ſalle ;
Je ne ſuis pas méchant, mais ſans bruit, ſans ſcandale,
Sans lui donner le tems ſeulement de crier,
Pour lui votre fenêtre eût ſervi d'eſcalier.
LA COMTESSE.
Vous êtes turbulent. Si vous étiez plus ſage,

On pourroit...
LE MARQUIS.
La sageſſe eſt tout mon appanage.
LA COMTESSE.
Quoiqu'un engagement m'ait toujours fait horreur ;
On auroit avec vous quelqu'affaire de cœur.
LE MARQUIS.
Ah! parbleu, volontiers : vous me chatouillez l'ame;
Par affaire de cœur, qu'entendez-vous, Madame ?
LA COMTESSE.
Ce que vous entendez vous-même aſſurément.
LE MARQUIS.
Eſt-ce pour mariage, ou bien pour autrement ?
LA COMTESSE.
Quoi! vous prétendriez, ſi j'avois la foibleſſe...
LE MARQUIS.
Ah! ma foi, l'on n'a plus tant de délicateſſe :
On s'aime pour s'aimer tout autant que l'on peut,
Le mariage ſuit, & vient après s'il veut.
LA COMTESSE.
Je prétens que l'hymen ſoit le but de l'affaire,
Et ne donner mon cœur que pardevant Notaire.
Je veux un bon contrat ſur de bon parchemin,
Et non pas un hymen qu'on rompt le lendemain.
LE MARQUIS.
Vous aimez chaſtement, je vous en félicite,
Et je me donne à vous avec tout mon mérite,
Quoique cent fois le jour on me mette à la main
Des partis à fixer un Empereur Romain.
LA COMTESSE.
Je crois que nos deux cœurs ſeront toujours fideles.
LE MARQUIS.
Oh ! parbleu, nous vivrons comme deux tourterelles.
Pour vous porter, Madame, un cœur tous dégagé,
Je vais dans ce moment ſignifier congé
A des beautés ſans nombre à qui mon cœur renonce
Et vous aurez dans peu ma derniere réponſe.
LA COMTESSE.
Adieu, faſſe le Ciel, Marquis, que dans ce jour,
Un hymen ſoit le ſceau d'un ſi parfait amour.

SCENE VII.

LE MARQUIS, *ſeul.*
HÉ bien, Marquis, tu vois, tout rit à ton mérite,
Le rang, le cœur, le bien, pour toi tout ſollicite ;
Tu dois être content de toi par tout pays,
On le ſeroit à moins : allons, ſaute Marquis.
Quel bonheur eſt le tien! Le Ciel à ta naiſſance,
Répandit ſur tes jours ſa plus douce influence ;

Tu fus, je crois, pétri par les mains de l'amour ;
N'es-tu pas fait à peindre ? Eſt-il homme à la Cour
Qui, de la tête aux pieds, porte meilleure mine,
Une jambe mieux faite, une taille plus fine ?
Et pour l'eſprit, parbleu, tu l'as des plus exquis :
Que te manque-t-il donc ? Allons, ſaute Marquis.
La nature, le Ciel, l'amour & la fortune
De tes proſpérités font leur cauſe commune ;
Tu ſoutiens ta valeur avec mille hauts faits ;
Tu chantes, danſes, ris, mieux qu'on ne fit jamais...
Les yeux à fleur de tête, & les dents aſſez belles,
Jamais en ton chemin trouvas-tu de cruelles ?
Près du ſexe tu vins, tu vis, & tu vainquis :
Que ton ſort eſt heureux ! allons, ſaute, Marquis.

SCENE VIII.

HECTOR, LE MARQUIS.

HECTOR.

Attendez un moment. Quelle ardeur vous tranſporte ?
Hé quoi ! Monſieur, tout ſeul, vous ſautez de la ſorte ?

LE MARQUIS.

C'eſt un pas de ballet que je veux repaſſer.

HECTOR.

Mon Maître, qui me ſuit, vous le fera danſer,
Monſieur, ſi vous voulez ?

LE MARQUIS.

Que dis-tu là, ton maître ?

HECTOR.

Oui, Monſieur, à l'inſtant vous l'allez voir paroître.

LE MARQUIS.

En ces lieux je ne puis plus long-tems m'arrêter,
Pour cauſe nous devons tous deux nous éviter ;
Quand ma verve me prend, je ne ſuis plus traitable ;
Il eſt brutal, je ſuis emporté comme un diable ;
Il manque de reſpect pour les Vice-Baillifs,
Et nous aurions du bruit. Allons, ſaute Marquis.

SCENE IX.

HECTOR, *ſeul.*

Allons, ſaute Marquis. Un tour de cette ſorte
Eſt volé d'un Gaſcon, ou le diable m'emporte.
Il vient de la Garonne. Oh, parbleu, dans ce tems,
Je n'aurois jamais cru les Marquis ſi prudens.
Je ris ; & cependant mon Maître à l'agonie
Cede en un lanſquenet à ſon mauvais génie.
Le voici. Ses malheurs ſur ſon front ſont écrits,
Il a tout le viſage & l'air d'un premier pris.

SCENE X.

VALERE, HECTOR.

VALERE.

Non, l'enfer en courroux, & toutes ſes furies,
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô deſtin, de tes coups redoublés,
Je n'ai plus rien à perdre, & tes vœux ſont comblés.
Pour aſſouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien ſur moi, cherche une autre victime.

HECTOR, *à part.*

Il eſt ſec.

VALERE.

De ſerpens mon cœur eſt dévoré,
Tout ſemble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector à la cravate.*)
Parle, as-tu jamais vu le ſort & ſon caprice,
Accabler un mortel avec plus d'injuſtice,
Le mieux aſſaſſiner ? perdre tous les paris,
Vingt fois le coupe gorge, & toujours premier pris
Réponds-moi donc, bourreau ?

HECTOR.

Mais... ce n'eſt pas ma faute.

VALERE.

As-tu vu de tes jours trahiſon auſſi haute ?
Sort cruel ! ta malice a bien ſu triompher,
Et tu ne me flattois que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je ſuis, je puis tout entreprendre,
Confus, déſeſpéré, je ſuis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureuſement pour vous, vous n'avez pas un ſou,
Dont vous puiſſiez, Monſieur, acheter un licou.
Voudriez-vous ſouper ?

VALERE.

Que la foudre t'écraſe !
Ah, charmante Angélique, en l'ardeur qui m'embraſe,
A vos ſeules bontés je veux avoir recours,
Je n'aimerai que vous ; m'aimerez-vous toujours ?
Mon cœur, dans le tranſport de ſa fureur extrême,
N'eſt point ſi malheureux puiſqu'enfin il vous aime.

HECTOR.

Notre bourſe eſt à fond, & par un ſort nouveau,
Notre amour recommence à revenir ſur l'eau.

VALERE.

Calmons le déſeſpoir où la fureur me livre.
Approche ce fauteuil : va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire en votre chagrin ?

VALERE.

Celui qui te viendra le premier sous la main,
Il m'importe peu, prends dans ma bibliotheque.

HECTOR.

Voilà Séneque.

VALERE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Séneque.

VALERE.

Oui, ne sais-tu pas lire ?

HECTOR.

Hé ! vous n'y pensez pas.
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

VALERE.

Ouvre, & lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pieces.

VALERE.

Lis donc.

HECTOR, *lit.*

CHAPITRE VI. Du mépris des richesses.

La fortune offre aux yeux des brillans mensongers ;
Tous les biens d'ici bas sont faux & passagers.
Leur possession trouble, & leur perte est légere.
Le sage gagne assez quand il peut s'en défaire.
Lorsque Séneque fit ce chapitre éloquent,
Il avoit comme vous perdu tout son argent.

VALERE, *se levant.*

Vingt fois le pris ! dans mon cœur il s'éleve
Des mouvemens de rage. *Il s'assied.* Allons ! poursuis, acheve.

HECTOR.

L'or est comme une femme, on n'y sauroit toucher
Que le cœur par amour ne s'y laisse attacher.
L'un & l'autre en ce tems, si-tôt qu'on les manie,
Sont deux grands remoras pour la Philosophie.
N'ayant point de maîtresse, & n'ayant pas un sou,
Nous philosopherons maintenant tout le sou.

VALERE.

De mon sort désormais vous serez seule arbitre,
Adorable Angélique... Acheve ton Chapitre.

HECTOR.

Que faut-il...

VALERE.

Je bénis le sort & ses revers,
Puisqu'un heureux malheur me rengage en vos fers.
Finis donc.

HECTOR.

Que faut-il à la nature humaine ;
Moins on a de richesse, & moins on a de peine :
C'est posséder les biens que savoir s'en passer.
Que ce mot est bien dit, & que c'est bien penser !

Ce Séneque, Monsieur, est un excellent homme ;
Etoit-il de Paris ? VALERE.
Non, il étoit de Rome.
Dix fois à carte triple être pris le premier !
HECTOR.
Ah ! Monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.
VALERE.
Il faut que de mes maux enfin je me délivre,
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre ;
La riviere, le feu, le poison & le fer.
HECTOR.
Si vous vouliez, Monsieur, chanter un petit air,
Votre maître à chanter est ici ; la musique
Peut-être calmeroit cette humeur frénétique.
VALERE.
Que je chante ?
HECTOR.
Monsieur.
VALERE.
Que je chante, bourreau !
Je veux me poignarder ; la vie est un fardeau
Qui pour moi déformais devient insupportable.
HECTOR.
Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
Qu'un joueur est heureux ! sa poche est un trésor,
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or,
Difiez-vous. VALERE.
Ah ! je sens redoubler ma colere.
HECTOR.
Monsieur, contraignez-vous, j'apperçois votre pere.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS. GERONTE.

GERONTE.
POur quel sujet, mon fils, criez-vous donc si fort ?
Est-ce toi, malheureux, qui causes son transport ?
VALERE.
Non pas, Monsieur.
HECTOR.
Ce sont des vapeurs de morale,
Qui nous vont à la tête, & que Séneque exhale.
GERONTE.
Qu'est-ce à dire, Séneque ?
HECTOR.
Oui, Monsieur, maintenant
Que nous ne jouons plus, notre unique ascendant
C'est la Philosophie, & voilà notre livre,
C'est Séneque. GERONTE.

GERONTE.

Tant mieux ; il apprend à bien vivre.
Son livre eſt admirable, & plein d'inſtructions,
Et rend l'homme brutal maître des paſſions.

HECTOR.

Ah ! ſi vous aviez lu ſon traité des richeſſes,
Et le mépris qu'on doit faire de ſes maîtreſſes :
Comme la femme ici n'eſt qu'un vrai remora,
Et que lorſqu'on y touche... on en demeure là...
Qu'on gagne quand on perd.. que l'amour dans nos ames...
Ah ! que ce livre-là connoiſſoit bien les femmes !

GERONTE.

Hector en peu de tems eſt devenu docteur.

HECTOR.

Oui, Monſieur, je ſaurai tout Séneque par cœur.

GERONTE.

Je vous cherche en ces lieux avec impatience,
Pour vous dire, mon fils, que votre hymen s'avance ;
Je quitte le Notaire, & j'ai vu les parens,
Qui d'une & d'autre part me paroiſſent contens ;
Vous avez vu, je crois, Angélique, & j'eſpere
Que ſon conſentement...

VALERE.

Non pas encor, mon pere,
Certaine affaire m'a...

GERONTE.

Vraiment, pour un amant,
Vous faites voir, mon fils, bien peu d'empreſſement ;
Courez-y, dites-lui que ma joie eſt extrême ;
Que charmé de ce nœud, dans peu j'irai moi-même
Lui faire compliment, & l'embraſſer...

HECTOR.

Tout doux,
Monſieur fera cela tout auſſi bien que vous.

VALERE.

Pénétré des bontés de celui qui m'envoie,
Je vais de cet emploi m'acquitter avec joie.

HECTOR.

Il vous plaira toujours d'être mémoratif
D'un papier que tantôt d'un air rebarbatif,
Et même avec ſcandale...

GERONTE.

Oui-da, laiſſe-moi faire ;
Le mariage fait, nous verrons cette affaire.

HECTOR.

J'irai donc ſur ce pied vous viſiter demain. *Il ſort.*

GERONTE, *ſeul.*

Graces au Ciel, mon fils eſt dans le bon chemin :

Par mes soins paternels il surmonte la pente
Où l'entraîn oit du jeu la passion ardente.
Ah! qu'un pere est heureux, qui voit en un moment
Un cher fils revenir de son égarement!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE.

DORANTE.

HÉ, Madame, cessez d'éviter ma présence;
Je ne viens point, armé contre votre constance,
Faire éclater ici mes sentimens jaloux,
Ni par des mots piquans exhaler mon courroux.
Plus que vous ne pensez, mon cœur vous justifie,
Votre légéreté veut que je vous oublie:
Mais loin de condamner votre cœur inconstant,
Je suis assez vengé, si j'en puis faire autant.

ANGELIQUE.

Que votre emportement en reproches éclate,
Je mérite les noms de volage & d'ingrate:
Mais enfin de l'amour l'impérieuse loi,
A l'hymen que je crains m'entraîne malgré moi.
J'en prévois les dangers: mais un sort tyrannique...

DORANTE.

Votre cœur est hardi, généreux, héroïque;
Vous voyez devant vous un abyme s'ouvrir,
Et vous ne laissez pas, Madame, d'y courir.

NERINE.

Quand je devrois mourir, je ne puis plus me taire;
Je vous empêcherai de terminer l'affaire:
Ou si, dans cet amour votre cœur engagé,
Persiste en ses desseins, donnez-moi mon congé:
Je suis fille d'honneur, je ne veux pas qu'on dise
Que vous ayez sous moi fait pareille sottise.
Valere est un indigne, & malgré son serment,
Vous voyez tous les jours qu'il joue impunément.

ANGELIQUE.

En faveur de mon foible, il faut lui faire grace;
De la fureur du jeu veux-tu qu'il se défasse?
Hélas! quand je ne puis me défaire aujourd'hui
Du lâche attachement que mon cœur a pour lui?

DORANTE.

Ces feux sont trop charmans pour vouloir les éteindre;

Je ne suis point, Madame, ici pour vous contraindre :
Mon neveu vous épouse, & je viens seulement
Donner à votre hymen un plein consentement.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS. Mde. LA RESSOURCE.

NERINE.

Madame la Ressource ici ! qu'y viens-tu faire ?

Mde. LA RESSOURCE.

Je cherche un Cavalier pour finir une affaire...
On tâche, autant qu'on peut, dans son petit trafic,
A gagner ses dépens, en servant le public.

ANGELIQUE.

Cette Nérine-là connoît toute la France.

NERINE.

Pour vivre, il faut avoir plus d'une connoissance.
C'est une illustre au moins, & qui sait en secret
Couler adroitement un amoureux poulet.
Habile en tout métier, intrigante parfaite,
Qui prête, vend, revend, brocante, troque, achete,
Met à perfection un hymen ébauché,
Vend son argent bien cher, marie à bon marché.

Mde. LA RESSOURCE.

Votre bonté pour moi toujours se renouvelle,
Vous avez si bon cœur.

NERINE.

Il fait bon avec elle,
Je vous en avertis, en bijoux & brillans,
En poche elle a toujours plus de vingt mille francs.

DORANTE.

Mais ne craignez-vous point qu'un soir dans le silence...

NERINE.

Bon, bon ! tous les filoux sont de sa connoissance.

Mde. LA RESSOURCE.

Nérine rit toujours.

NERINE.

Montrez nous votre écrin.

Mde. LA RESSOURCE.

Volontiers. J'ai toujours quelques bijoux en main.
Regardez ce rubis, je vais en faire affaire
Avec & pardevant un Conseiller-Notaire.
Pour certaine chanteuse on dit qu'il en tient là.

NERINE.

Le drôle veut passer quelque acte à l'Opéra.
Mais voici la Comtesse.

Mde. LA RESSOURCE.

On m'attend, je vous quitte.

NERINE.

Non, non, sur vos bijoux j'ai des droits de visite.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS. LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

VOtre choix est-il fait ? peut-on enfin savoir
A qui vous prétendez vous marier ce soir ?

ANGELIQUE.

Oui, ma sœur, il est fait, & ce choix doit vous plaire ;
Puisqu'avant moi, pour vous, vous avez su le faire.

LA COMTESSE.

Apparemment Monsieur est ce mortel heureux,
Ce fidele aspirant dont vous comblez les vœux.

DORANTE.

A ce bonheur charmant je n'ose pas prétendre.
Si Madame eût gardé son cœur pour le plus tendre,
Plus que tout autre amant j'aurois pu l'espérer.

LA COMTESSE.

La perte n'est pas grande, & se peut réparer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, ANGELIQUE, DORANTE, Mde. LA RESSOURCE, NERINE.

LE MARQUIS.

CHarmé de vos beautés, je viens enfin, Madame,
Ici mettre à vos pieds & mon corps & mon ame :
Vous serez, par ma foi, Marquise cette fois,
Et j'ai sur vous enfin laissé tomber mon choix.

Mde. LA RESSOURCE.

Cet homme m'est connu.

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis ravie
De m'unir avec vous le reste de ma vie.
Vous êtes Gentilhomme, & cela me suffit.

LE MARQUIS.

Je le suis du déluge.

Mde. LA RESSOURCE.

Oui, c'est lui qui le dit.

LE MARQUIS.

En faisant avec moi cette heureuse alliance,
Vous pourrez vous vanter que Gentilhomme en France
Ne tirera de vous, si vous me l'ordonnez,
Des enfans de tous points mieux conditionnés.

A Madame la Ressource.

Vous verrez si je ments. Ah ! vous voilà, Madame.
Et que faites-vous donc ici de cette femme ?

NERINE.

Vous la connoissez ?

LE MARQUIS.

Moi ? je ne sais qui c'est.

Mde. LA RESSOURCE.

Ah ! je vous connois trop moi pour mon intérêt.
Quand vous résoudrez-vous, Monsieur le Gentilhomme
Fait du tems du déluge, à me payer ma somme,
Mes quatre cens écus prêtés depuis cinq ans.

LE MARQUIS.

Pour me les demander vous prenez bien le tems !

Mde. LA RESSOURCE.

Je veux aux yeux de tous vous en faire avanie ;
A toute heure, en tous lieux.

LE MARQUIS.

Hé, vous rêvez, ma mie.

Mde. LA RESSOURCE.

Voici le grand merci d'obliger des ingrats ;
Après l'avoir tiré d'un aussi vilain pas...

Baste... LA COMTESSE.

parlez, parlez.

Mde. LA RESSOURCE.

Non, non, il est trop rude
D'aller de ses parens montrer la turpitude.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Ah ! je grille.

Mde. LA RESSOURCE.

Au Châtelet, sans moi,
On le verroit encor vivre aux dépens du Roi.

NERINE.

Quoi ! Monsieur le Marquis ?

Mde. LA RESSOURCE.

Lui, Marquis ! c'est Lépine ;
Je suis Marquise donc, moi, qui suis sa cousine.
Son pere étoit huissier à verge dans le Mans.

LE MARQUIS.

Vous en avez menti. Maugrebleu des parens !

Mde. LA RESSOURCE.

Mon oncle n'étoit pas huissier ? Qu'il t'en souvienne ?

LE MARQUIS.

Son nom étoit connu dans le haut & bas Maine.

NERINE.

Votre pere étoit donc un Marquis exploitant ?

ANGELIQUE.

Vous aviez-là, ma sœur un fort illustre amant.

Mde. LA RESSOURCE.

C'est moi qui l'a nourri quatre mois sans reproche

Quand il vint à Paris en guêtes par le coche.

LE MARQUIS.

D'accord, puiſqu'on le ſait, mon pere étoit huiſſier;
Mais huiſſier à cheval, c'eſt comme Chevalier.
Cela n'empêche pas que dans ce jour, Madame,
Nous ne mettions à fin une ſi belle flamme,
Jamais ce feu pour vous ne fut ſi violent;
Et jamais tant d'appas...

LA COMTESSE.

Taiſez-vous. inſolent.

LE MARQUIS.

Inſolent! moi, qui dois honorer votre couche!
Et par qui vous devez quelque jour faire ſouche!

LA COMTESSE.

Sors d'ici, malheureux! porte ailleurs ton amour.

LE MARQUIS.

Oui! l'on agit de même avec les gens de Cour?
On reconnoît ſi mal le rang & le mérite?
J'en ſuis, parbleu, ravi; pour le coup je vous quitte,
J'ai pour briller ailleurs mille talens acquis.
Le Ciel vous tienne en joie allons, ſaute Marquis. *Il ſort.*

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir, ma ſœur, & je vous laiſſe;
Avec qui vous voudrez, finiſſez de tendreſſe;
Coupez, taillez, rognez, je m'en lave les mains;
Déſormais pour toujours je renonce aux humains. *Elle s'en va.*

SCENE V.

DORANTE, ANGELIQUE, NERINE, Mde. LA RESSOURCE.

DORANTE.

Ils prennent leur parti.

Mde. LA RESSOURCE.

La rencontre eſt plaiſante:
Je l'ai démarquiſé bien loin de ſon attente:
J'en voudrois faire autant à tous les faux Marquis.

NERINE.

Vous auriez, par ma foi, bien affaire à Paris.
Il eſt tant de Traitans, qu'on voit depuis la guerre,
En modernes Seigneurs, ſortir de deſſous terre,
Qu'on ne s'étonne plus qu'un laquais, un pied plat,
De ſa vieille mandille achete un Marquiſat.

ANGELIQUE.

Vous avez découvert ici bien du myſtere.

Mde. LA RESSOURCE.

De quoi s'aviſe-t-il de me rompre en viſiere?
Mais aux grands mouvemens qu'en ce lieu je puis voir,
Madame ſe marie.

NERINE.

Oui, vraiment, dès ce soir.

Mde. LA RESSOURCE, *fouillant dans sa poche.*

J'en ai bien de la joie. Il faut que je lui montre
Deux pendans de brillans que j'ai là de rencontre,
J'en ferai bon marché. Je crois que les voilà;
Ils sont des plus parfaits. Non, ce n'est pas cela;
C'est un portrait de prix, mais il n'est pas à vendre.

NERINE.

Faites le voir.

Mde. LA RESSOURCE.

Non, non, on doit me le reprendre.

NERINE, *le lui arrachant.*

Oh, je suis curieuse, il faut me montrer tout.
Que les brillans sont gros! ils sont fort de mon goût.
Mais que vois-je, grand Dieu! quelle surprise extrême!
Aurois-je la berlue? hé, ma foi, c'est lui-même.
Ah!... (*Elle fait un grand cri.*)

ANGELIQUE.

Qu'as-tu donc, Nérine, eh, te trouves-tu mal?

NERINE.

Votre portrait, Madame, en propre original.

ANGELIQUE.

Mon portrait? Es-tu folle?

NERINE, *pleurant.*

Ah, ma pauvre maîtresse,
Faut-il vous voir ainsi durement mise en presse?

Mde. LA RESSOURCE.

Que veut dire ceci?

ANGELIQUE.

Tu te trompes, voi mieux.

NERINE.

Regardez donc vous-même, & voyez par vos yeux.

ANGELIQUE.

Tu ne te trompes point, Nérine, c'est lui-même,
C'est mon portrait, hélas! qu'en mon ardeur extrême,
Je viens de lui donner pour prix de ses amours,
Et qu'il m'avoit juré de conserver toujours.

Mde. LA RESSOURCE.

Le vôtre! il est à moi, soit dit sans vous déplaire,
Et j'ai prêté dessus mille écus à Valere.

ANGELIQUE.

Juste Ciel!

NERINE.

Le fripon!

DORANTE, *voulant prendre le portrait.*

Je veux aussi le voir.

Mde. LA RESSOURCE.

Ce portrait m'appartient, & je prétens l'avoir.

DORANTE, *prenant le portrait.*

Laissez-moi regarder un moment, je vous prie :
C'est la seule faveur qu'on m'a faite en ma vie.

ANGELIQUE.

C'en est fait, pour jamais je le veux oublier.

NERINE.

S'il met votre portrait ainsi chez l'usurier
Etant encore amant, il vous vendra, Madame,
A beaux deniers comptans quand vous serez sa femme.

A Madame la Ressource.

Mais le voici qui vient. A trois ou quatre pas,
De grace, éloignez-vous, & ne vous montrez pas.

Mde. LA RESSOURCE.

Mais pourquoi ? DORANTE.

Du portrait ne soyez plus en peine.

Mde. LA RESSOURCE, *se mettant derriere.*

Lorsque je le verrai j'en serai plus certaine.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS. VALERE, HECTOR.

VALERE.

QUel bonheur est le mien ! enfin voici le jour,
Madame, où je dois voir triompher mon amour.
Mon cœur tout pénétré... Mais, Ciel, quelle tristesse,
Nérine, a pu saisir ta charmante Maîtresse ?
Est-ce ainsi que tantôt...

NERINE.

Bon, ne savez-vous pas ?
Les filles sont, Monsieur, tantôt haut, tantôt bas.

VALERE.

Hé quoi ! changer si-tôt.

ANGELIQUE.

Ne craignez point, Valere,
Les funestes retours de mon humeur légere ;
Le portrait dont ma main vous a fait possesseur,
Vous est un sûr garant que vous avez mon cœur.

VALERE.

Que ce tendre discours me charme & me rassure !

NERINE.

Tu ne seras heureux, par ma foi, qu'en peinture.

ANGELIQUE.

Quiconque a mon portrait, sans crainte de rival,
Doit avec la copie avoir l'original.

VALERE.

Madame, en ce moment que mon ame est contente !

ANGELIQUE.

Ne consentez-vous pas à ce parti, Dorante ?

DORANTE,

DORANTE.

Je veux ce qui vous plaît, vos ordres sont pour moi
Les décrets respectés d'une suprême loi.
Votre bouche, Madame, a prononcé sans feindre,
Et mon cœur subira votre arrêt sans se plaindre.

HECTOR.

De l'arrêt tout du long il va payer les frais.

ANGELIQUE.

Valere, vous voyez pour vous ce que je fais.

VALERE.

Jamais tant de bontés...

ANGELIQUE.

Montrez donc sans attendre,
Le portrait que de moi vous avez voulu prendre,
Et que votre rival sache à quoi s'en tenir.

VALERE, *fouillant dans sa poche.*

Soit... Mais permettez-moi de vous désobéir.
C'est mon oncle; en voyant de mon amour ce gage,
Il joueroit à vos yeux un mauvais personnage.
Vous savez bien qui l'a.

ANGELIQUE.

Vous pouvez le montrer,
Il verra mon portrait sans se désespérer.

DORANTE.

Le triomphe est trop beau pour n'en pas faire gloire.

VALERE, *fouillant toujours dans sa poche.*

Puisque vous le voulez, il faut vous le chercher;
Mais je n'aurai du moins rien à me reprocher.
Vous voulez un témoin, il faut vous satisfaire.

HECTOR, *apperçevant Mde. la Ressource.*

Ah! nous sommes perdus, j'apperçois l'usuriere.

VALERE.

C'est votre faute si... *à Hector.* Qu'as-tu fait du portrait.

HECTOR.

Du portrait?

VALERE.

Oui, maraut, parle, qu'en as-tu fait?

HECTOR, *tournant la main par derriere à Mde. la Ressource.*

Madame la Ressource, un moment sans paroître,
Prêtez-nous notre gage.

VALERE.

Ah, chien! ah, double traître;
Tu l'as perdu.

HECTOR.

Monsieur.

VALERE.

Il faut que ton trépas...

HECTOR, *à genoux.*

Ah! Monsieur, arrêtez, & ne me tuez pas.

Voyant dans ce portrait Madame si jolie,
Je l'ai mis chez un peintre pour m'en faire copie.

VALERE.

Tu l'as mis chez un peintre?

HECTOR.

Oui Monsieur.

VALERE.

Ah! maraut,
Va, cours me le chercher, & reviens au plutôt.

DORANTE, *montrant le portrait.*

Epargnez-lui ses pas. Il n'est plus tems de feindre.
Le voici.

HECTOR.

Nous voilà bien achevés de peindre;
Ah, carogne!

VALERE.

Le peintre...

ANGELIQUE.

Avec de vains détours;
Ingrat, ne croyez pas qu'on m'abuse toujours.

VALERE.

Madame, en vérité, de telles épithetes
Ne me vont point du tout.

ANGELIQUE.

Perfide que vous êtes;
Ce portrait que tantôt je vous avois donné,
Pour le gage d'un cœur le plus passionné,
Malgré tous vos sermens, parjure à la même heure;
Vous l'avez mis en gage.

VALERE.

Ah! qu'à vos yeux je meure...

ANGELIQUE

Ah! cessez de vouloir plus long-tems m'outrager,
Cœur lâche!

HECTOR.

Nous devions tantôt le dégager,
Et contre mon avis vous avez fait la chose.

Mde. LA RESSOURCE.

De tous vos débats, moi, je ne suis point la cause,
Et je prétens avoir mon portrait, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-le moi garder, j'en payerai l'intérêt
Si fort qu'il vous plaira.

SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS. GERONTE.

GERONTE.

QUe mon ame est ravie,
De voir qu'avec mon fils un tendre hymen vous lie!
J'attens depuis long-tems ce fortuné moment.

NERINE.

Son cœur reſſent, je crois, le même empreſſement.

GERONTE.

De vous trouver ici je ſuis ravi, mon frere;
Vous prenez, croyez-moi, comme il faut cette affaire,
Et l'hymen de Madame, à vous en parler net,
N'étoit, en vérité, point du tout votre fait.

DORANTE.

Il eſt vrai.

GERONTE.

Le Notaire en ce lieu va ſe rendre,
Avec lui nous verrons le parti qu'il faut prendre.

NERINE.

Oh! par ma foi, Monſieur, vous ne prendrez qu'un rat,
Et le Notaire peut remporter ſon contrat.

GERONTE.

Comment donc!

ANGELIQUE.

Autrefois mon cœur eut la foibleſſe
De rendre à votre fils tendreſſe pour tendreſſe;
Mais la fureur du jeu, dont il eſt poſſédé,
Pour mon portrait enfin ſon lâche procédé,
Me fait ouvrir les yeux; & contre mon attente,
En ce moment, Monſieur, je me donne à Dorante.
Acceptez-vous ma main?

DORANTE.

Ah! je ſuis trop heureux
Que vous veuillez encor...

GERONTE, *à Hector.*

Parle, toi, ſi tu veux,
Explique ce myſtere.

HECTOR.

Ah! par ma foi, je n'oſe,
Ce récit eſt trop triſte en vers ainſi qu'en proſe.

GERONTE.

Parle donc.

HECTOR.

Pour avoir mis ſans réflexion
Le portrait de Madame une heure en penſion
Chez cette chienne-là, que Lucifer confonde,
On nous donne un congé le plus cruel du monde.

GERONTE.

Sans vouloir davantage ici l'interroger,
Sa folle paſſion m'en fait aſſez juger.
J'ai peine à retenir le courroux qui m'agite.
Fils indigne de moi, va, je te déshérite.
Je ne veux plus te voir après cette action,
Et te donne cent fois ma malédiction.

HECTOR.

Le beau préſent de noce.

ANGELIQUE, *donnant la main à Dorante.*

A jamais je vous laiſſe,
Si vous êtes heureux au jeu comme en maîtreſſe,
Et ſi vous conſervez auſſi mal ſes préſens,
Vous ne ferez, je crois, fortune de long tems.

Mde. LA RESSOURCE.

Et mon portrait, Monſieur, vous plaît-il me le rendre?

DORANTE.

Vous n'aurez rien perdu dans ces lieux pour attendre,
Ni toi, Nérine, auſſi. Suivez-moi toutes deux.
A Valere.
Quelqu'autre fois, Monſieur, vous ſerez plus heureux.

Mde. LA RESSOURCE, *faiſant la révérence à Valere.*

En toute occaſion ſoyez ſûr de mon zele. *Elle ſort.*

HECTOR.

Adieu, tiſon d'enfer, feſſe mathieu femelle.

NERINE, *s'en allant, fait la révérence.*

Grace au Ciel ma maîtreſſe a tiré ſon enjeu.
Vous épouſer, Monſieur, c'étoit jouer gros jeu.

VALERE, *à Hector qui s'en va auſſi.*

Où vas-tu donc?

HECTOR.

Je vais à la bibliotheque,
Prendre un livre, & vous lire un traité de Séneque.

VALERE.

Va, va, conſolons-nous, Hector, & quelque jour,
Le jeu m'acquittera des pertes de l'amour.

FIN.

On trouve à Avignon, chez JACQUES GARRIGAN, *Imprimeur-Libraire, place Saint-Didier, un aſſortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.*